

**Un engagé volontaire
dans les forces françaises libres
raconte sa guerre des années
1944-1945**

Souvenirs de guerre
d'un engagé volontaire
de la France libre
guerre de 1939 - 1945

années

1944 - 1945

Quand un soldat revient de guerre il a simplement
eu d'la veine et puis voilà...

Quelle connerie la guerre !

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE



La Nation reconnaît les services rendus à la France par

M. onsieur DANON Paul

qui a participé à la guerre 39/45

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT À LA DÉFENSE
CHARGÉ DES ANCIENS COMBATTANTS

Jacques Floch

1 ère D.M.I.

2èm R.I.C. 3èm Bataillon 1ère Cie

ETAT SIGNALÉTIQUE ET DES SERVICES

ETAT CIVIL :

NOM : Danon Paul

Grade : 2èm classe

Né le : 20-06-24

à : St-Genis-Laval

Département du Rhône

Résidant à : St-Genis-Laval

NATIONALITE :

Française

Jeune soldat E.V.D.G.

DETAIL DES SERVICES ET MUTATIONS DIVERSES

E.V.D.G. + 3 mois au titre du B.M.24s-c- du 3-10-44 Soldat de 2èm classe du dit jour 1ère compagnie.

Le Bat- tient les positions défensives au nord de Ronchamp du 3 10-44 au 18-11-44 participe à la prise de Champagny le 19-11-44 . Plancher- bas le 20-11-44 . Giromagny le 22-11-44 . Grosagny le 24-11-44 Le Bat- quitte Grosagny le 30-11-44 par voie de terre (camion) arrive à Colombe -Les-Vesoul le dit jour. En cantonnement du 1-12-44 au 11-12-44 . Le Bat- quitte le front de l'Est pour le front de l'Ouest le 13-12-44 Embarquement par voie de terre (ch.de fer) le dit jour à Vesoul. Débarque à St Cristoly(Gironde) le 15-12-44 En cantonnement dans la région de St Jenest de Blaye du 16-12-44 au 25-12-44 . Le Bat- quitte le front de l'Ouest pour le front de l'Est le 26-12-44 . Embarque par voie de terre (ch.fer) à StCristoly le dit jour à 20 h, débarque à Luneville le 29-12-44 à 16 heures au cantonnement dans la région de Mouvilliers.le 30-12-44 .Le Bat- quitte Mouvilliers le 1-1-45 par camion. Arrive à Obenheim (Ht-Rhin) le dit jour à 16 heures. Le Bat- tient les positions défensives à l'Est et au Sud d'Obenheim du 2-1-45 au 10-1-45.Le Bat- est attaqué et se retranche dans Obenheim le 10-1-45 Après de furieux combats, la position tombe aux mains de l'ennemi le dit jour vers 19 heures. Porté disparu le 11-1- 45 . R.D.C. le dit jour.

CAMPAGNES :

Campagne de France

Fait prisonnier le 11-1-45 envoyé au Stalag XIII B . Libéré le 17-4-45. Dirigé sur Paris le 25-4-45. Arrive par Avion au Bourget le dit jour. Obtient une permission de 36 jours et 3 prolongations de 15 jours pour Lyon. Rejoint le 12-8-45 la 1ère Cie du 3ème Bat- 2° R.I.C. Affecté à cette date à cette unité. En Station comme Soldat de 2ème classe le dit jour à Mitry-Mory. Fait mouvement avec l'unité en détachement constitué par voie de terre (camion). Quitte Mitry-Mory le 1-10-45à destination de Coulommiers. En station au dit lieu à 11 heures 30

A:Coulommiers , le 15-10-1945

Certifié par l'OD du √/ 2° R.I.C.

Division Française (1^{ère} D.F.L.) Bataillon de Marche n° 24
Libre B.M. 24

N: D. W. I.

N° d'identification: 2^{ème} R. i. e. *jeune* *1^{er} Lt*

Modèle n° 9.

N° m^{re} du Recrutement:

Instruction ministérielle du
8 juin 1911. Circulaire du
10 mai 1912 et modif. de
5 juillet 1913.

Format: 0m,26 x 0m,18

ETAT SIGNALÉTIQUE ET DES SERVICES

délivré à la demande de

pour

ETAT CIVIL	NOM: <i>Adouy Paul</i>	Grade: <i>2^{ème} Lt</i>
	Prénoms et Surnoms:	<i>jeune</i>
	Né le: <i>20-6-14</i>	département d: <i>1^{er} Rhodan</i>
	canton d: <i>11^{ème} Canton</i>	canton d:
	département d:	profession d:
	Fils de:	de:
	et de:	
	domicilié à: <i>11^{ème} Canton</i>	canton d:
	département d:	
	Marié à: <i>1^{ère} au fait</i>	

Marques particulières:

NATIONALITÉ
Française

Jeune soldat appelé *E.V.D.S.* de la classe de 19... de la subdivision d...
n°... dans le canton d... ajourné en 19... Reconnu apte au service armé en
19... et classé par le Conseil de révision dans la... partie de la liste de recrutement commun

Engagé volontaire pour *8 ans* le 13-12-14... à... département
d... dans les conditions prévues par...
A été classé par le Conseil de révision dans la... partie de la liste de recrutement de la classe de 19... de la
subdivision d... n°... dans le canton d...

DÉTAIL DES SERVICES ET MUTATIONS DIVERSES
*E.V.D.G. 1^{er} 3 mois au titre du 1^{er} Lt jfc au 3-10-14 Solдат 2^e
classe du 1^{er} Compagnie
Le 13^{ème} tient les positions défensives au nord de Ronchamp
du 3-10-14 au 11-11-14 participer à la prise de Champagny
le 19-11-14. Flanchin les Bts le 20-11-14. Giromagny le
22-11-14. Giromagny le 24-11-14. Le 13^{ème} quitte Giromagny le
30-11-14 pour Ville de Tene (saumur) arrive à Coulombelle (sa)
le 1^{er} déc pour En cantonnement au 1-12-14 au 11-12-14*

COMBATTANT VOLONTAIRE 1944-1945

- Le 3 octobre 1944 : Engagé volontaire pour la durée de la guerre à la 1ère Division Française Libre -
- Bataillon de marche n° 24 -
- Démobilisé le 25 novembre 1945 -

Campagne des Vosges

- Du 3 octobre 1944 au 18 novembre : en position au nord de RONCHAMP
- Du 19 novembre au 24 novembre : attaque par le nord de BELFORT
libération de : CHAMPAGNEY, PLANCHER-BAS, GIROMAGNY, GROSMAIGNY
- Du 15 décembre 1944 au 25 décembre 1944 : Poche de ROYAN (St CRISTOLY)

Campagne d'Alsace

- Du 1er janvier 1945 au 11 janvier : bataille d'OBENHEIM (porté disparu)

Allemagne

- Du 11 janvier 1945 au 17 avril 1945 : STUTTGART (LUDWIGSBURG)
puis NUREMBERG Stalag XIII B
- Le 25 avril 1945 : Paris
- Permission de 36 + 45 jours
- Le 12 août 1945 : MITRY-MORY
- Du 1er octobre 1945 au 15 octobre 1945 : COULOMMIERS
- Retour à la vie civile le 25 novembre 1945.

OCTOBRE 1944

LUN	MAR	MER	JEU	VEN	SAM	DIM
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29
30	31					

NOVEMBRE 1944

LUN	MAR	MER	JEU	VEN	SAM	DIM
		1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30			

DECEMBRE 1944

LUN	MAR	MER	JEU	VEN	SAM	DIM
				1	2	3
4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31

JANVIER 1945

LUN	MAR	MER	JEU	VEN	SAM	DIM
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30	31				

FEVRIER 1945

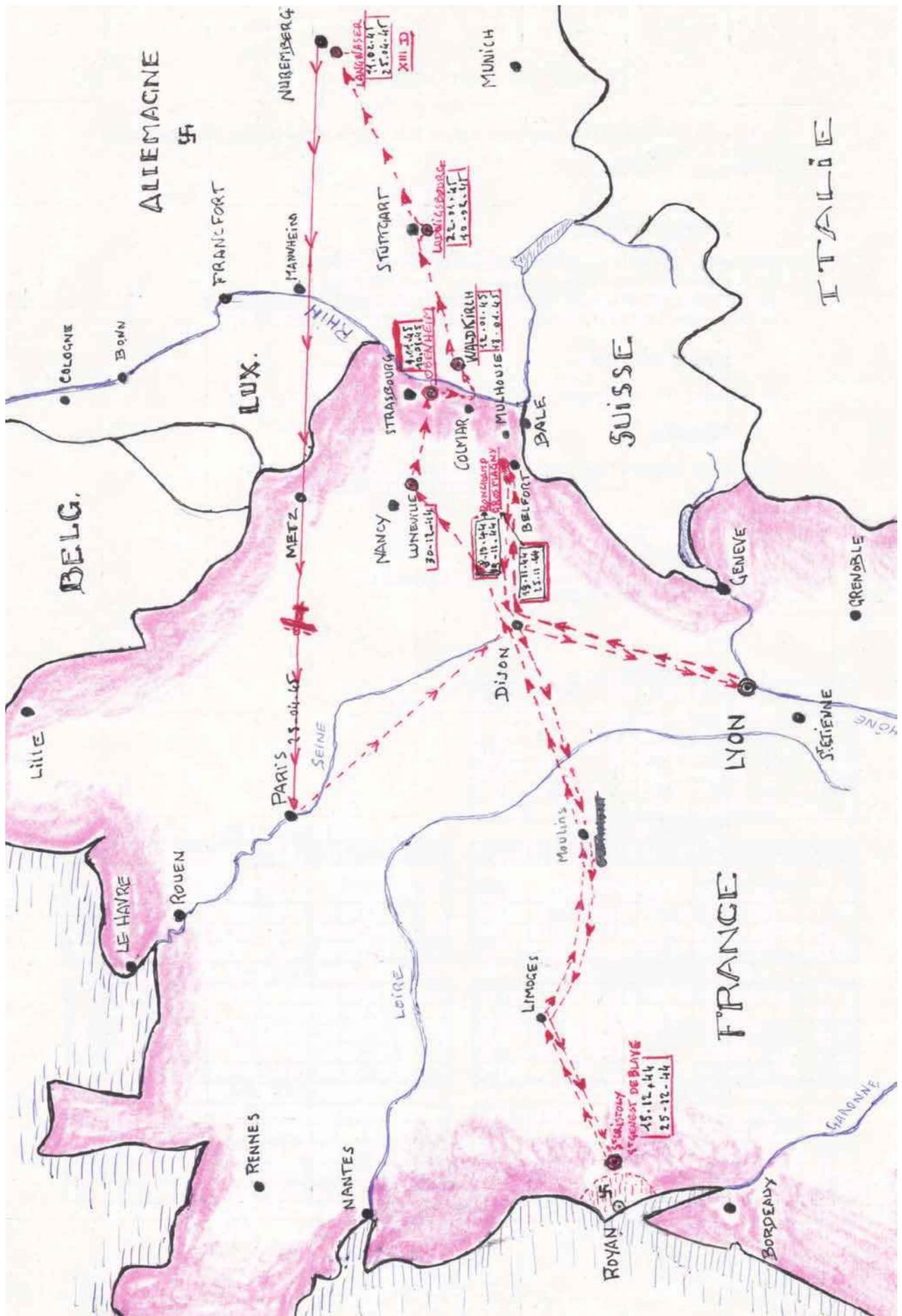
LUN	MAR	MER	JEU	VEN	SAM	DIM
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28				

MARS 1945

LUN	MAR	MER	JEU	VEN	SAM	DIM
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	

AVRIL 1945

LUN	MAR	MER	JEU	VEN	SAM	DIM
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23/30	24	25	26	27	28	29



La libération de Lyon

Les Français libres de la 1ère D.F.L. sont surpris par le spectacle insolite que leur offrent les FFI. On en voit partout, en civil ou déguisés en militaires, mais toujours en armes comme si le danger était encore au coin de la rue ; circulant à toute vitesse en voiture, debout sur les marchepieds ou couchés sur les ailes dans des postures martiales, contrôlant sans ménagement l'identité des habitants aux terrasses des cafés ; poussant devant eux dans les clameurs de la populace, des femmes tondues ou des hommes au visage ensanglanté et aux mains liées dans le dos.

Les F.F.L. qui ont dû dans les villes libérées, intervenir pour faire cesser certains excès, se sentent étrangers à ces FFI. Ils les considèrent avec un mélange de dédain et de réprobation. Leur accoutrement militaire, leurs trop voyants galons, leurs attitudes guerrières, alors que maintenant la guerre est loin, leur paraissent ridicules, leurs prétentions à jouer les justiciers et leur chasse aux sorcières indignes les vrais combattants. Aussi les F.F.L. ne fraternisent-ils guère avec les FFI locaux parmi lesquels il y a sans doute beaucoup de bravaches de la dernière heure, mais aussi des hommes qui ont menés le même combat qu'eux.

Devant Lyon c'est pourtant en coopération avec des FFI que les éléments de la 1ère D.F.L. déjà à pied d'œuvre ont attaqué la ville par l'ouest.

Le général Brosset arrive à 10 heures et établit son quartier général à l'Hôtel de Ville. Il y entre de façon spectaculaire au volant de sa Jeep par le grand escalier sous les yeux ébahis de ses compatriotes lyonnais qui n'en reviennent pas de voir cette curieuse petite auto grimper le long des marches de pierre.

En ville cependant, les fusillades sporadiques se poursuivent toute l'après-midi et toute la journée du lendemain. Des scènes de violence se déroulent dans les rues. Des miliciens sont lynchés par la foule, des femmes tondues sont promenées par des cortèges hurlants. Un incendie ravage l'Hôtel Dieu dont le dôme s'effondre au milieu d'une fusillade de centaines de FFI : ils ont cru voir des tireurs sur le toit ?

Brosset, nommé commandant d'armes à Lyon, a pris des mesures pour ramener l'ordre. Il a lancé un avis interdisant « aux troupes régulières et FFI de tirer contre les maisons, fenêtres ou autres abris éventuels d'adversaires hypothétiques ». Des patrouilles de la 1ère brigade sillonnent la ville. De nombreux camions hérissés d'armes sont arraisonnés, leurs occupants désarmés et invités au calme, les véhicules confisqués.

(Extrait du livre de Yves Gras : la 1ère DFL, les Français Libres au combat»)

Le 3 Septembre, Lyon est libéré de l'occupant allemand par la 1ère Armée Française, et en particulier par la 1ère Division Française Libre. C'est une unité formée uniquement de volontaires ayant rejoint les combattants de la première heure, ceux de Juin 1940 en Angleterre les « free french ou français libres ». La plupart sont déserteurs de l'armée de Pétain (l'armée dite d'armistice était sous la coupe des pro- allemands, que ce soit en France ou en Afrique). D'autres sont des « évadés » de France ayant rejoint via l'Espagne, l'Afrique du nord pour continuer à se battre contre l'occupant allemand.

Tous risquaient le peloton d'exécution en cas d'arrestation..!



3 SEPTEMBRE

Place des Terreaux, vers midi, la fusillade se calme à peine ; le premier char français apparaît. La foule n'ose pas encore se hasarder en dehors des maisons.

Place Bellecour, les « fusiliers-marins » au pompon rouge ont encadré le cheval de bronze de leur puissant matériel.



Pont Bonaparte, ancien pont Tilsitt, détruit en septembre 1944 pas les Allemands.
Au fond, Passerelle du Palais de Justice, tablier du milieu détruit et ancien Pont du Change qui a sauté.



Je m'engage à Lyon dans la D.F.L. et j'y retrouve de vrais résistants, qui eux continuent à se battre contre l'occupant. (La guerre durera encore 8 mois jusqu'au 8 mai 1945). La France est loin d'être libérée comme le croient déjà certains.

Le départ à la guerre

Le lundi 2 octobre : Je m'engage au syndicat d'initiative de Lyon. Il s'y trouvait un bureau de la 1^{ère} D.F.L. ainsi d'ailleurs qu'au fort Lamotte, à l'Hôpital Desgenette etc... Un bataillon (le B.M.24) était resté à Lyon pour le maintien de l'ordre et pour recruter des volontaires.

Le mardi 3 octobre : Nous passons une visite médicale à l'Hôpital Desgenette. Cette formalité dure presque toute la journée. Vers 16 heures les « bons pour le service » sont envoyés au fort Sainte Irénée. Nous y recevons un pantalon, une chemise et une couverture.

Le mercredi 4 octobre : Permission de sortie jusqu'à 17 heures. J'en profite pour aller à Saint-Genis-Laval. Le pont de chemin de fer de La Mulatière est le seul sur lequel on puisse encore traverser la Saône pour aller dans la direction de Saint-Genis. On y passe à pied seulement car il est incliné à 30°. Tous les autres ponts ont sauté, les allemands les ont détruits derrière eux pour protéger leur retraite. Un seul, le pont de l'Homme de la Roche sur la Saône a été épargné. Les chars légers de la 1^{ère} D.F.L. l'ont emprunté pour entrer dans la ville.

Je vois donc ma femme et ma famille à Saint-Genis puis je rentre au fort Sainte Irénée.

Le jeudi 5 octobre : Embarquement par le train en gare de Vaise pour Chalon sur Saône où nous arrivons à 8 heures.

Le vendredi 6 octobre nous sortons en ville et nous achetons de la charcuterie et du pain blanc « sans tickets », une aubaine ! Ça fait quatre ans que nous n'avons pas vu ça...!

Le samedi 7 octobre nous partons de bonne heure par le train. Nous passons à Dijon où nous croisons un convoi d'Américains. L'arrivée à Besançon se fait à la nuit (beaucoup de ponts et de voies ont été détruits et les lignes de chemin de fer sont embouteillées par les transports de troupes).

Nous couchons par terre, c'est la première fois des 200 nuits qui vont suivre avant de retrouver un « vrai » lit (le 25 avril 1945). Mais ça nous ne le savions heureusement pas. La guerre ça n'est pas toujours une partie de plaisir...!

Extrait de « la 1ère DFL » par le Général Yves Gras.

Début octobre : pour toutes les unités de la division, la campagne prend un tour morose, celui d'une guerre de positions sous un ciel bas et triste, dans la pluie, la boue, le froid et bientôt la neige. Il n'y a pas d'opérations d'envergure, seulement de petites actions locales, patrouilles embuscades, tirs de mortiers ou d'artillerie. Les troupes s'enterrent, creusent et aménagent des abris, organisent des positions de combat. La 1ère DFL fait tardivement l'apprentissage de la « drôle de guerre ».

Sur des points d'appui établis en plein champ ou dans des sous-bois obscurs, souvent sur des hauteurs de 600 à 900 m d'altitude, l'infanterie mène une vie particulièrement rude. Les positions qui englobent un village ou même une maison, un bâtiment où l'on peut aller se sécher, se réchauffer, se reposer, apparaissent comme privilégiées. Mais la plupart des positions n'ont souvent que de mauvais gîtes où les hommes doivent rester jour et nuit transis de froid dans leurs vêtements lourds et raides.

Au fond des abris imprégnés d'humidité, dans les tranchées boueuses, les nuits d'automne paraissent interminables avec de longues heures de veille, de quart ou de garde. Les journées sont employées à de pénibles travaux de terrassement ; les hommes creusent des trous, luttent contre l'envahissement des eaux, posent des barbelés et des mines. Ceux qui ne sont pas de corvée s'occupent ou somnolent dans les abris, accablés par le poids de la fatigue et de l'ennui. La monotonie de cette existence n'est rompue que par les patrouilles quotidiennes et de temps à autre par les alertes, les échanges de coups de feu ou le fracas des arrivées d'obus.

Les bataillons se sont organisés pour n'avoir que deux compagnies en ligne, la troisième étant en réserve. Après un certain nombre de jours passés sur les positions, chaque compagnie est relevée et mise au repos dans un village de l'arrière. Un village vosgien crotté et fangeux mais où l'on peut dormir et manger au sec, sans risque d'alertes ou de bombardements. Le temps passe alors à se nettoyer, à laver le linge, à entretenir les armes et le matériel, à percevoir des recombéments, à réorganiser les unités. Puis la compagnie remonte en ligne. La vie des tranchées recommence avec ses occupations habituelles, gardes, patrouilles, aménagements des positions. Et toujours le même temps morne et pluvieux, les cloaques de plus en plus glacés.

Moins meurtriers que des attaques, ces séjours en ligne exigeaient des hommes beaucoup d'endurance physique et morale.

Mon arrivée au front

Départ de Besançon le lendemain dimanche 8 à 8 heures en G.M.C. (ce sont des camions bâchés américains). Pour le repas de midi on nous donne une boîte de « Beans and Meats », c'est la première que je vois mais malheureusement pas la dernière, enfin comme c'est la première nous la trouvons bonne. Nous voilà à Recologne vers 17 heures, c'est à côté de Ronchamp. On y fait la connaissance des quelques noirs restants du bataillon. Ils ont combattu en Afrique, en Italie mais nous sommes là pour les « relever » car ils résistent mal au froid, beaucoup ont eu les pieds et les mains gelés.

Entre le 9 et le 22 octobre : Deux sergents appelés Toto et Géraud, nous apprennent à utiliser les différentes armes : fusil, fusil-mitrailleur, mitrailleuses 127, mortier de 60 que nous devons utiliser dans les jours à venir. Nous sommes affectés à la « Section Lourde » ce sont des groupes qui suivent les voltigeurs (troupe de choc qui précède le reste des hommes) mais qui sont munis d'armes plus importantes que des mitraillettes ou des fusils, donc d'armes plus lourdes et pour être lourdes elles le sont, surtout à se coltiner sur le dos.

La première compagnie à laquelle je suis affecté, est commandée par le capitaine Charlet (c'est un vrai capitaine, ancien du génie, qui commandait une compagnie au maquis de Saône et Loire). Ma section est commandée par le lieutenant Cunin (un ancien de Bir-Hakim, Compagnon de la Libération, Légion d'Honneur etc....lorsque la D.F.L. a été dissoute en juin 1945 il a repris l'habit civil, il ne faisait la guerre que contre l'Allemagne nazie). C'est un homme qui a l'expérience de la bataille, dans les pires occasions il reste calme, taciturne mais efficace. Je me souviens de lui en pleine bagarre, juché sur un talus, jumelles aux yeux, casque anglais (1) pendu au bras, inspectant les alentours (nous étions tous à plat ventre parce que les balles sifflaient dans tous les coins).

Le 23 octobre : je passe pointeur au mortier de 60 (le mortier est un tube muni d'un percuteur dans le fond, il est équipé de deux pieds pour maintenir une inclinaison déterminée, lorsque on laisse tomber à l'intérieur un obus à ailettes, ce projectile se percute et est projeté par une charge explosive hors du tube pour aller tomber à l'endroit déterminé et éclater au ras du sol. Avec moi à la pièce n° 2 Garcia, Poulain et Lenoir surnommé « le facteur ? » À la pièce n° 1, le pointeur est un nommé Jacques Foret, il deviendra par la suite un de mes bons amis.

(1) La 1ère D.F.L. était équipée du casque anglais ayant combattu au côté de la 8ème armée britannique.

En ligne au carrefour

Le mardi 24 octobre : nous partons pour le lieu-dit « Carrefour de la Houillère » Il faut porter le mortier à dos d'homme. C'est assez lourd et j'ai démonté le mien en deux morceaux : je porte le tube et Garcia porte la plaque de base. Foret, qui pourtant ne paye pas de mine (il est sec comme un coucou) porte son mortier tout entier sur l'épaule sans effort apparent...! Il faut dire que Foret est déjà un ancien de la 1ère Armée Française : il a fait une partie de l'Afrique du nord et la campagne d'Italie dans les Tabors Marocains comme chef de section, puis demandé son affectation dans la 1ère D.F.L. et participé au débarquement le 15 août à Cavalaire comme caporal-chef.

Nous arrivons sur une colline, derrière une grosse maison bourgeoise baptisée « château » dans laquelle je laisse mon mortier. Nous prenons position sur le versant du côté opposé à l'ennemi. Des trous de la longueur d'un homme ont été creusés sur la pente. Ils sont recouverts de rondin de bois de manière à protéger des projectiles (obus ou éclats) le soldat qui s'y abrite. « Abris individuels » reliés entre eux par des tranchées peu profondes au bord desquelles sont aménagés des postes de guet, protégés aussi par des rondins. Ces tanières sont garnis de foin humide qu'il est inutile de penser à changer : les parois « pissent l'eau » et tout serait à nouveau trempée au bout de quelques heures.

On nous colle à la garde du P.C. (poste de commandement) -3 heures de sommeil- 1 heure de garde... 3 fois par nuit il faut se lever trempé (on couche pratiquement dans l'eau) mais le pire est de se recoucher dans l'eau glacée après être resté une heure immobile par une température en dessous de zéro... on claque des dents.

La première nuit Garcia, que je dois relever et qui doit donc me réveiller (l'un de nous à une montre lumineuse que nous nous passons) ne trouve pas mon abri et se promène dans tout le secteur au risque de prendre un coup de fusil. La deuxième nuit : garde au téléphone de campagne dans le P.C.

Chaque fois que Lenoir « le facteur » doit me relever et que je dois le réveiller, c'est la même comédie : - « J'ai froid les pieds les yeux, j'ai mal la panse » - pas moyen de le décider avant un bon moment. Lenoir fait partie du contingent d'Ardennais, ayant rejoint nos rangs à Recologne.

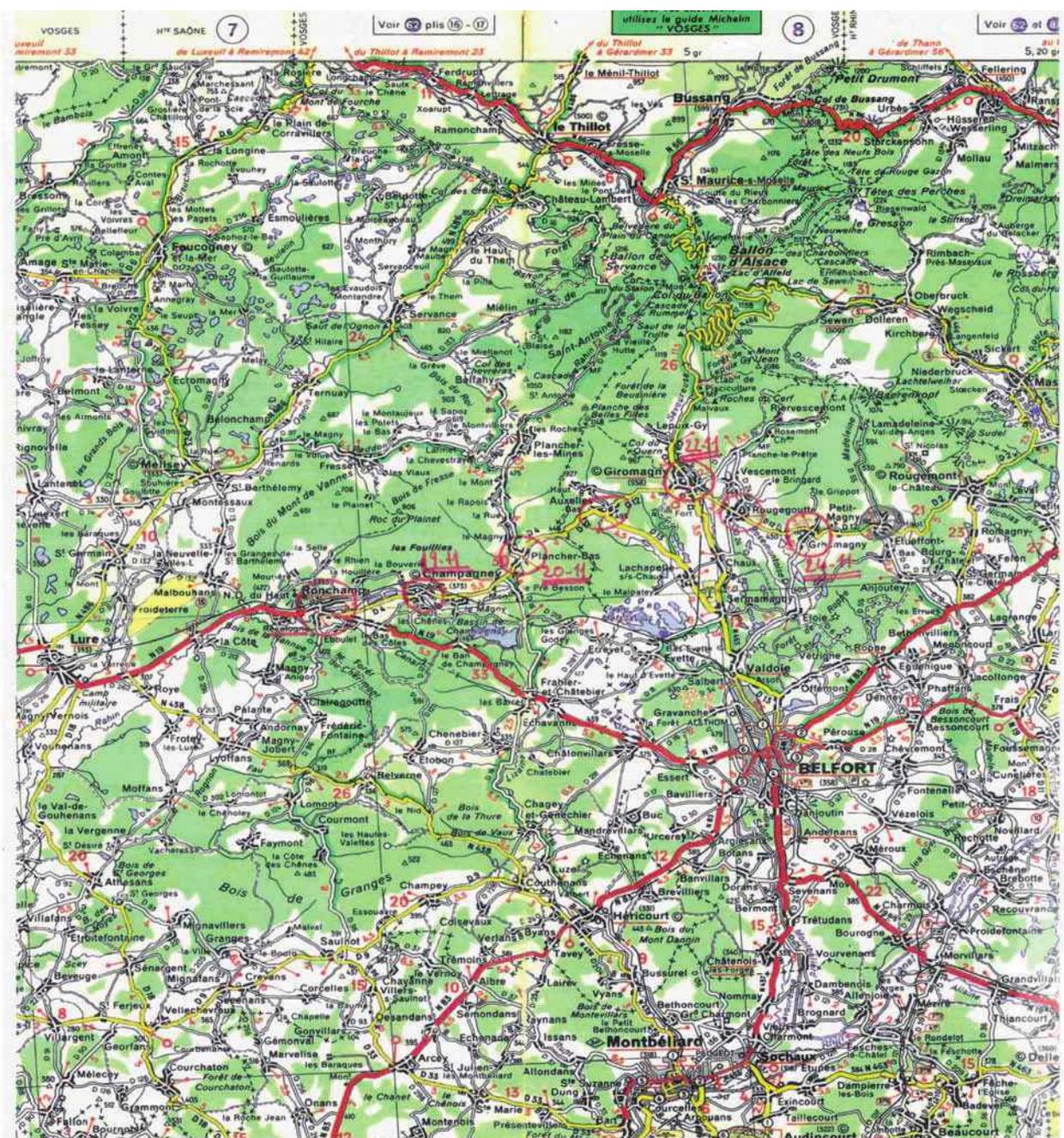
Nous restons en ligne au Carrefour du 24 octobre au 3 novembre. Le ravitaillement consiste en rations américaines: « UK et C » du nouveau pour nous. Dans la journée nous posons des barbelés, nous construisons un abri « dans les règles » pour le PC du capitaine Charlet (il a fini son temps dans l'armée comme colonel après avoir combattu en Indochine, en Algérie, alors que tous les autres capitaines de cette époque ont fini généraux mais Charlet avait parait-il un sale caractère). Nous creusons des tranchées. Je reçois la première lettre de ma femme autour du 20 octobre.

Le 3 novembre au matin : nous partons du Carrefour avec le mortier sur le dos jusqu'au « Dodge » (c'est un gros fourgon bâché) pour arriver à Recologne où nous récupérons chemise, pantalon, chaussettes pour se mettre au sec car la dernière nuit a été encore plus humide que les autres si c'est possible. On touche le prêt (le maigre salaire du soldat) et quelques-uns se débrouillent pour faire un peu de bouffe (parmi nous, un boucher un peu cuisinier, nommé Petillot) Alors : veau, lapin arrosés de quelques verres de pruneau... ça nous change des éternelles rations « amerloks ».

Le 8 novembre au matin: départ en Dodge pour le château de la houillère avec Rosenberger (un adjudant-chef venu de la Légion Etrangère. Nous aurons l'occasion d'en reparler) Trois jours (8, 9, 10) tranquilles au château. Du 11 au 17 de nouveau dans les trous avec Rosenberger. Je « passe » à la mitrailleuse avec Degron, le grand Cottin et Bonnefoy R. (qui est de Pierre-Bénite). La première neige se met à tomber.

Le vendredi 17 novembre : retour précipité à Recologne au repos

Le samedi 18 novembre nous touchons le prêt et trois rations « K ». Je récupère mon fusil, que je n'avais plus étant pointeur au mortier et je passe « deuxième pourvoyeur » à la mitrailleuse avec Magnoux, Husson, Besacier et Viallon ; chef de pièce : caporal-chef François. Le pourvoyeur est chargé de porter deux caissons contenant chacun une bande de balles de mitrailleuse. L'équipe est composée d'un tireur, d'un servent, de deux pourvoyeurs et le chef de pièce. Chacun des hommes doit pouvoir remplacer le tireur si celui-ci est hors de combat.



L'attaque pour la libération de Belfort

Dimanche 19 novembre : réveil à trois heures du matin. Il a neigé la nuit. Nous montons dans les G.M.C. qui nous transportent jusqu'à un col au-dessus de Champagny. Nous descendons à travers bois en suivant le plus possible le sentier et précédés des voltigeurs car l'endroit est rempli de mines et d'allemands qui sont planqués au travers des arbres. Justement une mine saute et quatre blessés passent sur des brancards. L'un d'eux est mon ami Paul Riou, un gars d'Oullins que je ne reverrai qu'après la guerre.

Nous suivons par le bois jusque dans la soirée, puis nous traversons Champagny et continuons encore cinq cent mètres au milieu d'une autre forêt. Soudain... feu d'artifice devant nous, une tranchée avec des armes lourdes qui arrosent à travers les arbres. Les balles traçantes éclairent tout, les explosives éclatent contre les troncs et dans les branches. Ça pète de partout, je me planque derrière un sapin, moi et ma trouille bleue. Celui qui dit qu'il n'a pas peur dans ces moments-là est un menteur, même ceux qui sont habitués n'en mènent pas large. Un moins veinard que moi a pris une balle explosive dans le buffet, il appelle sa mère : « Maman, maman... » C'est paraît-il une réaction normale dans ce cas-là. On réclame les brancardiers en hurlant au milieu du vacarme -« brancardiers, brancardiers ! -Le gars blessé est un peu en arrière de moi sur la gauche.

Nous nous replions et creusons chacun son trou (à la pelle-pioche américaine) dans lequel nous dormons entre deux tours de garde, couverts de notre mieux. La neige continue de tomber. Chaque fois qu'il faut se lever pour un tour de garde, on secoue la neige tombée entre temps, peut-être cinq à dix centimètres ?

Le lendemain lundi 20 novembre : ravitaillement au matin : ration « C » Nous nous enfonçons entre les sapins, à peine cinquante mètres plus loin nous sommes accrochés par une mitrailleuse lourde. Quelques gars sont blessés (on commence déjà à s'habituer et ce n'est que le début). La mitrailleuse est neutralisée à coup de grenades par les voltigeurs et nous continuons d'avancer dans les fourrés parmi les arbres. Les balles sifflent quand même pas mal, il faut s'abriter de son mieux.

Nous retrouvons une petite route que nous suivons en nous planquant dans les fossés. Nous trouvons les chars légers des Fusiliers Marins arrêtés un moment par un nid de mitrailleuses. Les « Cavaliers du 11ème Cuir » anciens du Vercors (qui ont rejoint la D.F.L. à Lyon les escortent. C'est à dire qu'ils sont transportés sur les chars par six ou huit hommes pour assurer la protection du blindé. Pour l'instant, ils sont descendus du char et contournent le nid de mitrailleuses pour le neutraliser. Ce qui est fait au bout d'un moment. Nous repartons, un nommé Benoit trouve le moyen en glissant dans la boue de passer un pied sous la chenille du char. Nous stoppons dans une ferme, celle où étaient les Allemands.

En remettant mon fusil à l'épaule, je manque de peu de le flanquer dans la figure d'un homme qui se trouve derrière moi. Il rouspète, je me retourne, c'est Pierre Dac correspondant de guerre pour le compte de la Radio Diffusion Française qui suit les opérations alliées accompagné de son cousin Leroi photographe. Ils sont tous deux en treillis américains.

Nous reprenons ensuite par les bois jusqu'à Plancher-Bas. Là, nous remontons en G.M.C. jusqu'à l'entrée d'Auxelles-Bas où nous descendons des camions car un canon tire dans la rue « en enfilade » depuis l'autre bout du village.

Nous attendons sur le bas-côté de la route, lorsqu'une Jeep surgit du village avec trois hommes à bord. Ce sont : le général Brosset commandant la division (qui conduit la Jeep) accompagné du chauffeur et de son officier d'ordonnance, l'artiste connu « Jean-Pierre Aumont »

Extrait : en effet, le général Brosset est déjà là, il est arrivé tout de suite derrière les fusiliers marins. Il relance le groupement Barberot vers Giromagny. Mais deux kilomètres après Auxelles-Bas les blindés sont stoppés devant un pont coupé impossible à franchir. Plusieurs canons antichars se dévoilent. Force est d'arrêter et d'attendre l'infanterie. Brosset a déjà donné l'ordre au B.M. 24 de rejoindre en camions. Debout au milieu de la route à l'entrée du village, il presse le mouvement :

- Accélérez, les gars, foncez à 40 miles, crie-t-il, ça tombe un peu, mais courage, tout ira bien !

Le capitaine se précipite aux ordres et se fait engueuler pour avoir stoppé les GMC au lieu de traverser le village à vitesse maxi. Les camions reviennent, nous remontons dedans et nous voilà fonçant au milieu de la grande rue d'Auxelles-Bas. Un Dodge est arrêté sur le côté droit de la rue, c'est celui de la Compagnie, il est chargé de munitions, un obus a déchiqueté son capot. Le chauffeur, un ami est écroulé mort sur le volant. L'adjudant Moreau qui l'accompagnait a été évacué, blessé à la jambe (Moreau est un Alsacien, brave homme, blond, une figure ronde un peu rougeaude, il a changé de nom pour plus de sécurité - pour les allemands un alsacien qui se bat contre eux est un traître).

Nous traversons sans casse, les camions nous déposent 2 km après le village. Nous nous mettons en position dans une maison après avoir bu un coup de gnôle et touché une ration « K ».

Le mardi 21 novembre : on repart en montant par un bois au milieu duquel on reçoit quelques « pelos » (les pelos sont des obus qui tombent dans un endroit sans raison précise et très dispersé) on se planque, pas de mal, l'ascension peut continuer. Arrêt avant la lisière pour attaquer à la nuit. Ça y est, nous attaquons... mais nous tombons sur une mitrailleuse et nous nous replions avec nos blessés. Chacun creuse son trou...! Bonne nuit de garde !

Le mercredi 22 novembre : ravitaillés d'un « bon bol d'air pur » nous marchons dès l'aube sur Giromagny. En cours de route nous dépassons un char léger des fusiliers marins arrêté au milieu du chemin. Après l'avoir dépassé, nous voyons qu'il a été touché sur l'avant par un obus de « panzer faust »; par le trou on voit les cadavres des deux occupants à l'intérieur. Les obus tombent mais on traverse le village. Les habitants nous donnent au passage : pain d'épice, pomme, gnôle (kirsh). Accueil sympa...! Puis maison par maison, nous nous battons jusqu'à Rouge-Goutte où nous sommes bien accueillis. Le soir : ravitaillement, ration « K ». Dodo dans une maison, à l'abri...! Je rêve...!

Le jeudi 23 novembre : départ sur Grosagny, nous passons dans un fossé anti-char rempli d'eau (20 cm au fond) 6 mètres de large et 3 mètres de profondeur, il traverse largement la route. À peine traversé, on prend un tir de barrage d'artillerie française sur le dos (trop précoce où mal réglé). Le lieutenant essaye de le faire cesser mais le Talkie-Walkie est en panne ! Le facteur gémit, il a parait-il mal aux pieds (des ampoules peut-être ?). On continue, on trouve un deuxième fossé anti-char toujours bien sûr avec de l'eau (il faut dire qu'après la neige, c'est la pluie). On s'arrête, on repart, après 100 mètres nous sommes accrochés par un dispositif de défense. Nous stationnons couchés dans un fossé au bord de la route. Il est rempli d'eau qui court, elle entre par le col et ressort par les jambes du pantalon et ce pendant deux heures (c'est long, il fait froid et ceux d'en face nous « allument » salement). Chacun passe à son tour devant les autres pour observer puis se replie pour laisser la place au copain, pas de raison que ce soit toujours le même qui prenne le risque. Malgré ça nous avons des morts, des blessés, nous nous replions sur Rougegoutte où chacun se sèche de son mieux. Au ravitaillement : une ration « K » puis repos dans une grange au sec.

Extrait : À Rougegoutte, le B.M. 24 franchit à pied le fossé anti-char où le génie achève de construire un pont de fortune et pousse jusqu'aux abords de Grosmagny. Lorsqu'il arrive en vue du village les Allemands font sauter la route devant lui. Des mitrailleuses de 20 mm, en position derrière le cimetière, lui interdisent le passage de cette nouvelle coupure.

Les deux compagnies de tête du bataillon, accueillies par un feu nourri, sont bloquées sur la route et les pentes boisées avoisinantes. Les hommes, trempés et transis sous la pluie, s'abritent comme ils peuvent, derrière les arbres et les talus, ou dans les fossés pleins d'eau. Les chars des fusiliers marins qui rejoignent vers midi ne peuvent franchir la brèche. Ils font demi-tour et vont se regrouper à Rougegoutte.

Le B.M. 24 poursuit seul l'opération? Ne pouvant aborder Grosmagny de front, le commandant Coffinier tente avec sa compagnie réservée, un mouvement classique de débordement par les hauteurs boisées de la Chapelle-Notre-Dame, qui commandent, du nord, le village. Naturellement les Allemands y ont un point d'appui. La compagnie Gaudiot ne peut le réduire. Elle s'installe en plein bois à 200 mètres de la Chapelle.

Le vendredi 24 novembre : nous restons au repos jusque dans l'après-midi (j'ai su, beaucoup plus tard, qu'un général nous avait mis en 2ème position, car il estimait que ce que nous avions fait depuis cinq jours avait dépassé les limites du possible et que nous étions vraiment épuisés). Départ sur Grosmagny de nouveau, munis d'une ration « C » Pour y arriver, nous contourrons par les prés. Nous sommes encore bien accueillis au village avec des crêpes, des pommes de terre et nous couchons à l'abri.

Le samedi 25 novembre : au menu, ration « C » que l'on arrose généreusement, le vin ne manque pas. Puis cantonnement au Château d'Etueffont-Haut. Nous couchons à même le plancher (serait-on mieux logé dans une grange que dans un château ?). Je passe une nuit blanche (la première de ma vie, il y en aura malheureusement beaucoup d'autres par la suite mais ceci est une autre histoire).

Le lendemain nous touchons un sac marin. Une mauvaise nouvelle : le général Brosset commandant notre division (la 1ère Division Française Libre ou D.F.L.) s'est tué le lundi 20, jour où nous l'avions rencontré , un quart d'heure après, sa Jeep a dérapé dans un trou d'obus et basculé au passage d'un pont dans la rivière du Rahin grossie par les eaux de pluie. Nous sommes probablement les derniers à l'avoir vu vivant.

Le jeudi 30 novembre : départ pour Villers-le-Sec à côté de Vesoul, en GMC. On nous fait faire des exercices de défilé qui ne serviront à rien : nous n'avons jamais défilé où que ce soit ! Nous allons une journée à Vesoul à l'occasion d'une séance de douches. Nous y faisons même la police militaire. À cette époque Vesoul n'était pas d'une gaîté folle...!

Extrait : En deux mois la division a perdu 381 tués, 1748 blessés et 44 disparus. Mais surtout elle a piétiné dans l'eau, la boue et la neige, sous la pluie, dans des secteurs ingrats où les attaques ne réalisaient que de faibles avances ; on se serait cru revenu à la guerre 1914-1918.

Le séjour en Gironde

Les Allemands occupent encore un territoire vers l'embouchure de la Gironde, c'est dans le but de « nettoyer cette poche » que la DFL et une unité de la 2ème D.B. sont envoyées à Royan.

Le mercredi 13 Décembre : la division quitte Villers-le-Sec pour Vesoul. À pied pour ceux qui doivent prendre le train (wagons à bestiaux). Les motorisés rejoignent par la route, direction front de l'Ouest les Charentes). Arrivés à Saint-Cristoly (Gironde) transport en Dodge jusqu'à Braud-Saint-Louis où l'on débarque le 15. Nous sommes installés au bord d'une route pour cantonner dans une école maternelle, des paillasses sur le plancher d'une classe en guise de lit.

Mais ne nous plaignons pas nous avons vu bien pire. Il fait chaud dans le pays (mais oui, au mois de décembre nous sortons en chemise !) et on est au sec. Les caves des vigneron regorgent de vin des récoltes précédentes qu'ils ne peuvent pas écouler (à l'intérieur en France le vin est rationné : on l'achète contre des tickets, il y a « jour sans » et « jour avec » dans les cafés !). Donc ces vigneron qui passent avec leur charrette à cheval devant la porte s'arrêtent pour nous demander si nous avons suffisamment à boire, ils sont presque vexés quand on leur refuse. Le soir les soldats sont invités à manger dans les fermes. Les viticulteurs leur apprennent à faire « chabrot »: il faut laisser un peu de soupe dans l'assiette, y verser un verre de vin et boire le mélange à même l'assiette. Certains se font piégés aussi en buvant le « Pineau des Charentes » mélange de vin de première pression et d'alcool. C'est sucré, ça glisse bien mais c'est traître...!

Noël (Dimanche 24 et lundi 25 décembre) : les habitants se « partagent » les soldats pour le réveillon et pour le jour de Noël. Nous sommes trois à être invités ensemble : Garcia, Lenoir et moi. Pour le réveillon chez les uns et pour le repas de Noël chez les autres. Il faut dire que ce village n'avait jamais vu de soldats Français et c'était à qui pourrait en avoir un ou deux chez lui. Si toutes les guerres étaient comme ça, ce serait vraiment le rêve. Oubliés, les mauvais moments...!

Si on s'était douté de ce qui nous attendait. Le pire était à venir et pourtant les deux mois que nous venions de vivre étaient un bon début.

Quelques nouvelles recrues nous rejoignent pour combler tant bien que mal les vides laissés par les morts et les blessés. Le caporal Garcia est doté d'une arme anti-char, un nouveau modèle pour nous : c'est un tube en acier (on l'appelle illico tuyau de poêle) dans lequel on introduit par l'arrière un projectile à ailettes mis à feu électriquement, muni d'une charge capable de percer le blindage d'un char On nomme cet engin « bazooka » ou « rocket » les allemands en avaient déjà deux modèles, eux appelle ça un « panzer-faust ».

Le mardi 26 décembre : départ imprévu (pour nous) et précipité. La 1ère D.F.L. remonte en Alsace relever la 2ème D.B. qui va renforcer l'armée américaine dont les lignes sont enfoncées par les Allemands qui ont lancés une offensive dans les Ardennes.

Ordre a été donné par le commandement américain d'abandonner l'Alsace !

Sur un refus catégorique du général De Gaulle. Réponse américaine : « Débrouillez-vous tout seul avec l'armée Française pour protéger Strasbourg ».

Les Américains sont tombés dans le piège tendu par les Allemands dont le but final est bien de reprendre l'Alsace et Strasbourg considérés comme territoire allemand.

Hitler a ordonné à ses généraux de ne pas reparaître devant lui tant que le drapeau allemand ne flotterait pas sur la cathédrale de Strasbourg. Himmler a pris personnellement la direction des opérations.

Et voilà la 1ère armée Française avec la D.F.L. et la brigade « Alsace-Lorraine (commandant Malraux) » dans la « gueule du loup »

Départ jusqu'à la gare à pied puis en train, destination Lunéville où nous arrivons le 30 décembre. Après, en Dodge jusqu'à Morwillers.

Les extraits sont tirés du livre de Yves Gras : 1ère D.F.L. les Français Libres au combat

Bataille d'Obenheim
du 1er au 11 janvier 1945

Bilan et moyens mis en œuvre

Pertes en hommes

Française (évaluées)

Sur 772 hommes : 80 % de pertes (tués, blessés ou disparus)
250 prisonniers,... 100 tués (50 identifiés)

Allemands (connues)

Sur une compagnie de 200 hommes, 30 sont revenus
Sur une unité d'élite (100ème Panzer) 50 % de pertes

Moyens mis en œuvre

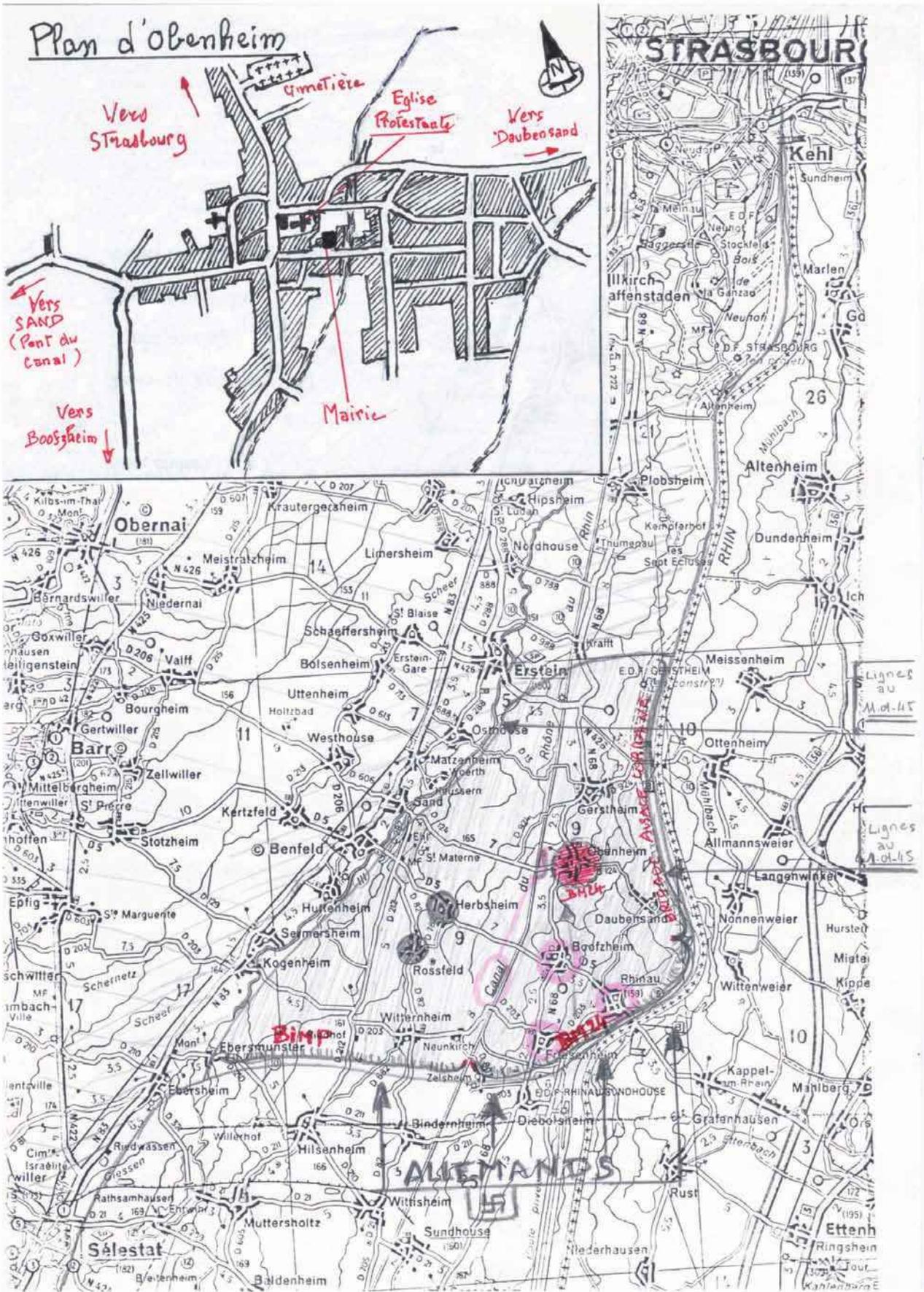
Français

1 bataillon de marche (infanterie)
5 canons anti-chars, 3 bazookas

Allemands

Le groupe du commandant Meschede
Une unité d'élite SS appuyée de 9 chars Panther
La 198ème division (infanterie)
La division Feldernalle : 5 bataillons
20 chars lourds + 10 Jagdpanther + 2 chars Tigre

Une unité du 100ème Panzer : 40 chars Tigre



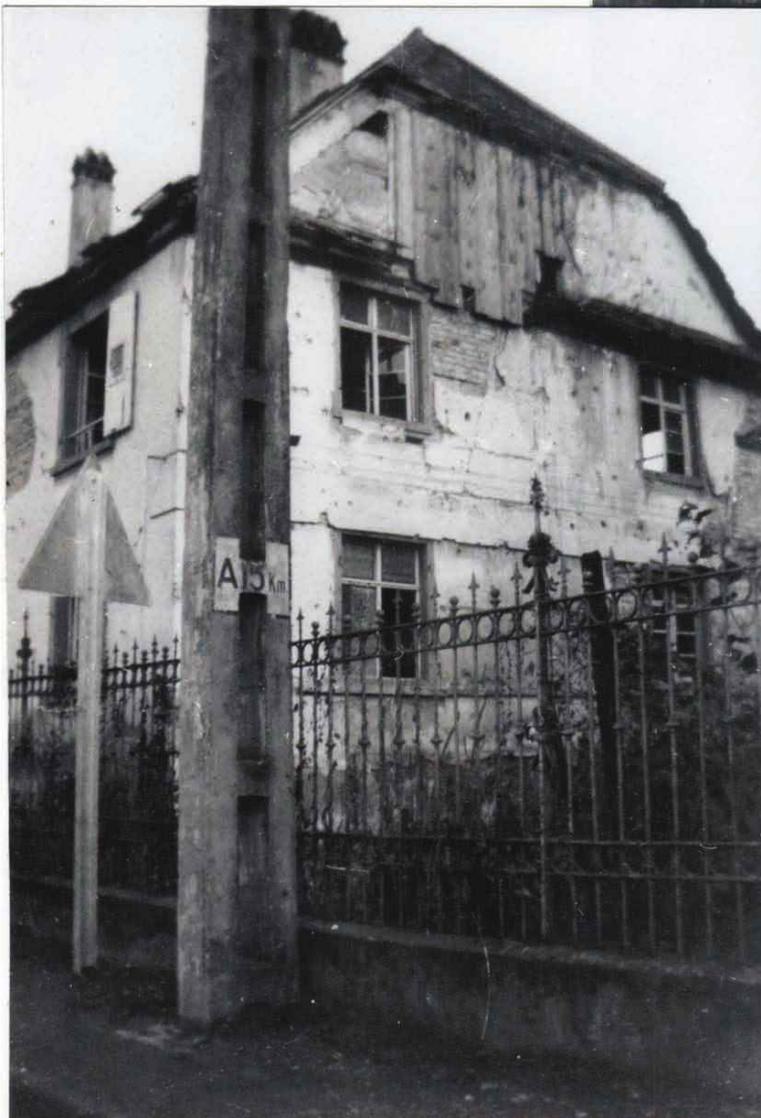


La Mairie d'OBENHEIM :
- après les combats de 1945
- reconstruite par la suite telle qu'elle est à l'heure actuelle.



Le presbytère de l'église protestante d'Obenheim en 1945 dans le sous-sol duquel 19 soldats ont trouvés la mort, tués par les deux obus tirés depuis un char allemand qui se trouvait dans la rue

Parmi ces soldats : René JARICOT et les trois copains qui servaient la 1ère pièce de mitrailleuse avec moi : BESACIER - HUSSON et VIALON.



La bataille d'Obenheim (janvier 1945)

(40 cm de neige, température: 0° à -10)

Le lundi 1er janvier : Nous partons en G.M.C. de Morwillers pour arriver au soir à Gerstheim où nous couchons sur le plancher de l'école maternelle.

Le lendemain mardi 2 janvier : un Dodge nous emmène à Frisenheim où la première pièce de mitrailleuse (la mienne) se met en position avec la section Gisquet pour occuper l'entrée sud du village. Les obus tombent assez dru mais en compensation le ravitaillement ne manque pas. Le village bien entendu est évacué et les caves garnies. Les Alsaciens sont gens prévoyants. De toute façon ce n'est pas du pillage : ce que les obus ne détruiront pas les Allemands le prendront... Alors ! Donc viande et vin à discrétion. Sous les bombardements, la neige, le froid, une heure de garde toutes les trois heures on ne résiste pas longtemps. La garde se fait au bord de la route, presque pas camouflé, le gars qui est là offre une cible merveilleuse de jour. Le jeudi 4, nous sommes « relevés » et revenons dans un village un peu plus à l'arrière à Boofzheim pour une journée de repos.

Le vendredi 5 janvier : Départ pour un « poste avancé » à « l'écluse » au bord du canal du Rhône au Rhin, coté occupé par les Allemands. La traversée du canal se fait, avec le « barda » sur le dos, en équilibre sur le sommet de la porte de l'écluse. Dans la maison de l'éclusier, se trouve, au grenier sous le toit, une ouverture par laquelle on doit surveiller la plaine d'Alsace pour observer les mouvements des troupes allemandes. Il fait un froid de - 20 ° aggravé par un vent glacial qui vous déshabille en vous pénétrant jusqu'aux os. Au bout d'une heure de garde on est plus raide que le fusil qu'on tient à la main. La nuit c'est encore pire, si c'est possible. On est relevés le lendemain.

Le samedi 6 janvier : Nous rentrons à Boofzheim. Repos de la journée...! Dans l'après-midi nous apprenons que nos remplaçants à l'écluse ont eu moins de chance que nous : attaqués par une patrouille allemande, ils ont ramenés des blessés.

Le samedi 7 janvier : Nous subissons une attaque allemande. C'est juste ce qu'on appelle une échauffourée probablement destinée à « tâter le terrain ». Au soir, devant un feu de bois dans la cheminée d'une maison où nous logeons, nous écoutons l'adjudant-chef Rosenberger (1) nous faire ses confidences. Il rentre de permission à Paris, son moral est au plus bas, il nous raconte la fête qui se fait à l'intérieur : bals, réjouissances, euphories de toutes sortes, les anciens Pétinistes sont devenus des résistants purs et durs, on fête partout la « Libération ». Personne ne se doute que des milliers d'hommes luttent et meurent encore pour cette libération et que la dernière ville Française libérée ne le sera que le 2 février : ce sera Colmar.

Le lundi 8 janvier : Toujours à Boofzheim.

Extrait : une journée a été perdue pendant laquelle aucune contre-attaque d'envergure n'a pu être lancée. Celle du 8 janvier est déjà très entamée lorsque le B.M. 11 arrive enfin à pied d'oeuvre pour tenter, avec le groupe blindé Bourgin, de dégager le B.M. 24. Mais le groupement de contre-attaque est bien trop faible pour affronter les cinquante chars lourds, « Jagdpanther » et « Tigre » de la brigade « Feldherrnhalle ». Ces nouveaux blindés surclassent nettement ceux des Français grâce à leur redoutable canon de 88 et à leur cuirasse que seul le canon de 76,2 des TD peut percer.

Le mardi 9 janvier : Dans la nuit, repli sur Obenheim, à pieds par la route qui est sous le feu des allemands (mais en silence et la nuit, moins de risques). Arrivé au village, départ en direction du canal, objectif : le pont d'ailleurs neutralisé car il a sauté, sur la route de Sand. Le but est de faire

une jonction avec des éléments de la 1ère D.F.L. qui tentent de desserrer l'encerclement dont nous sommes l'objet depuis plusieurs jours. Toutes les unités qui se trouvaient entre le canal du Rhône au Rhin et le fleuve du Rhin se sont repliées de l'autre côté du canal sur la plaine d'Alsace, de même que la brigade « Alsace-Lorraine » qui était au bord du Rhin. Le Bataillon n° 24 reste seul dans le village d'Obenheim entre le Rhin et le canal encerclé par une division (la Feldernhall) et une unité de blindés et de S.S rentrés spécialement du front russe.
Le Bataillon n° 24 a reçu l'ordre du général de Lattre de tenir « sans esprit de recul »

(1) Rosenberger est un juif qui vient de la Légion Étrangère. Toujours « tiré à quatre épingles » comme en tenue de sortie, il me fait penser à l'artiste italien Vittorio de Sica qui jouait dans les films « Pain, amour et fantaisie..? » son vrai nom est Rosenberg.

Extrait. : Le 9 janvier, la division fait une nouvelle tentative pour dégager le B.M. 24. Le lieutenant-colonel Simon commande le groupement mixte qui en est chargé, Cette fois le B.M. 21 et tous les chars du CC 5 sont concentrés sur le même axe Sand-Obenheim et une compagnie du B.M. 24 viendra à leur rencontre jusqu'au pont du canal.

La 1ère compagnie Charlet du B.M. 24 est sortie d'Obenheim à 10 heures. Elle est prise sous des feux intenses d'infanterie et d'artillerie. Il lui faut deux heures, en progressant par bonds dans les vergers, pour atteindre le pont coupé à un kilomètre du village. Au début de l'après-midi, elle est déployée derrière le remblai du canal, la section du lieutenant Vilain la couvre vers le sud à la corne du bois de Steigert.

Le BM 11 et le BM 24 ne sont plus alors qu'à 1 500 mètres l'un de l'autre. Séparés par le canal et les chars allemands, ils ne peuvent se rejoindre. La nuit approche et l'ordre leur est donné de s'installer sur place en points d'appui fermés. Mais à la compagnie Charlet et à la section Vilain qui se sont fait décimer tout l'après-midi, la situation est devenue intenable. Le commandant Coffinier profite de la nuit pour les replier sur Obenheim.

Et nous voilà partis le 9 au matin en direction du canal à l'ouest du village. Nous marchons en contrebas de la route qui mène à Sand. Le pont sur le canal a été dynamité par nos artificiers. Arrivés à 50 mètres environ du bord, je me mets en position couché à plat ventre dans la neige (il faut se coucher non pas par fainéantise pour se reposer, mais pour ne pas être tué trop vite si possible chez nous à la division « un soldat tué ou blessé n'est qu'un maladroit » ; Devant ma tête je mets les deux caissons contenant chacun une bande de balles de mitrailleuse. Je n'ai rien d'autre pour me protéger.

Au bord du canal derrière une butte, Garcia et le servent du Bazooka ; à côté d'eux ; le « chinois » son nom est Li, un grand costaud avec une tête de vietnamien, un flegmatique, je ne l'ai jamais vu manifester une émotion quelconque même dans les pires situations, Garcia prétend que c'est un « sanguinaire » ...!! De l'autre côté de l'eau : un char allemand dans la tourelle duquel un chef gesticule en gueulant. « Li » qui fait partie des voltigeurs et n'a qu'une mitrailleuse dit à Garcia :
- Passe- moi ta carabine !

D'une balle de carabine, il envoie le chef de char poussé ses hurlements dans un monde meilleur.

Garcia fait charger son « tuyau de poêle » par son assistant et tire.... le projectile part en zigzag et loupe son objectif... À refaire ! Le bazooka est rechargé et là miracle...! Pan, en plein dans une chenille. Les allemands se mettent à gueuler, un autre char vient remorquer celui qui est déchenillé et continue de tirer dans les arbres pour faire des éclats qui se dispersent en blessant

ou tuant mes petits copains. Il arrive un éclat (ou est-ce une balle) dans un de mes caissons qui explose et qui fait exploser l'autre caisson également. Ouff...! J'ai eu chaud, ce n'était pas mon heure.

Allongé dans la neige, j'ai le temps de réfléchir : je me demande ce que je suis venu foutre dans cette galère...!

De l'autre côté de la route de Sand, le reste de la compagnie avec le capitaine Charlet. À côté de lui le chef Rosenberger est blessé par un éclat d'obus.

- Rosenberger, allez-vous faire soigner !
- Mon capitaine, ce n'est rien, ça peut attendre.
- Allez-vous faire soigner, c'est un ordre.
- Bien mon capitaine.

Rosenberger traverse la route et commence à longer en contrebas pour aller à Obenheim.

En fin d'après-midi, nous nous replions. Les gars du B.M. 11 qui devaient faire jonction avec nous n'ont pas pu arriver au canal. Nous prenons le chemin du retour vers Obenheim et sur le bord, nous trouvons Rosenberger mort. Un éclat d'obus lui a enlevé la moitié du visage, il n'a pas eu la peine d'arriver au poste de secours pour faire soigner sa première blessure. Ses confidences de la veille ? Une prémonition peut-être. Adieu Rosen..!

Arrivés au village, nous nous écroulons de fatigue. Les obus tombent sans arrêt, la Jeep qui se trouve devant la porte dans la cour de la ferme où nous logeons prend un obus en plein sur le toit et flambe. Sur le fourneau de la cuisine une poêle avec deux œufs en train de cuire, valse sous la table par la secousse de la déflagration. Dans la nuit six cents obus arrivent sur le village, paraît-il ?

Je ne les compte pas je dors comme un loir.

Extrait : le B.M. 24 reste donc seul à Obenheim, livré à ses seules forces avec des possibilités de résistance très limitées. Il n'a pas eu le temps ni les moyens de se retrancher pour un siège même de quelque jours. Les travaux d'organisation du terrain sont à peine ébauchés. Ils ont été sans cesse perturbés par l'activité de l'ennemi qui n'a cessé de tenir le personnel en haleine a ses postes de combat. Les réserves de munitions, déjà entamées, ne correspondent plus qu'à un ou deux jours de combat .Et surtout, la défense antichars n'a pour arme que les canons de 57 du bataillon et de la CAC 4 qui sont impuissants contre les Panther et les Tigre.

La situation du B.M. 24 est infiniment plus grave qu'on ne le pense à l'état -major de la 1ère armée : abandonné à lui-même il ne pourra ni tenir la position, ni échapper à l'écrasement.

Durant la nuit du 10 au 11 janvier, la bataille prend à Obenheim un tour dramatique. N'ayant pu forcer les positions de l'III, les allemands reportent leur effort contre le B.M. 24 dangereusement isolé, qu'ils s'étaient contenté de neutraliser. Des éléments de la 269ème I.D. (division d'infanterie) sont venu renforcer l'aile gauche allemande devant Rossfeld et Herbsheim, permettant à la 198ème I.D. de se concentrer autour d'Obenheim.

Depuis le 9 janvier en fin de matinée, le B.M. 24 entièrement regroupé dans le village est soumis à un harcèlement de l'artillerie allemande qui se prolonge toute la nuit avec des alternances de calme relatif et de rafales violentes. Des obus spéciaux déversent des tracts sur les positions pour inciter les hommes à cesser une lutte impossible et à désertir individuellement.

Le 10 à l'aube le bombardement redouble de violence. Aux tirs de l'artillerie s'ajoutent ceux des canons automoteurs et des nebelwerfer qui arrivent par rafales dans un rugissement caractéristique. Pendant une accalmie, des avions viennent lancer des tracts incitant la garnison à se rendre. Vers dix heures trois parlementaires allemands avec drapeau blanc, se présentent sur la route de

Boofzheim ils sont aussitôt refoulés.

Le bombardement qui avait cessé reprend de plus belle. Toutes les maisons du village sont atteintes. Un peu partout des incendies s'allument, chassant les défenseurs de leur emplacement de combat. De nombreuses armes sont mises hors d'usage : 10 FM15 mitrailleuses, 2 canons 57 AC (antichars) ; la plupart des véhicules flambent.

Au début de l'après-midi, les avions du 1er corps aérien français apportent un peu de répit aux assiégés. Malgré le temps affreux, les marauders leur larguent soixante-douze containers de vivres, de munitions et de médicaments. Les vivres lancés sans parachute s'écrasent par paquets de 100 kg ; les munitions, au bout de leurs parachutes, dérivent en grande partie vers les lignes ennemies. On récupère tout de même trois jours de vivres, un ballot de médicaments et seulement 3000 cartouches de 7,62 et des cartouches de carabine.

Jusqu'à la nuit, les chasseurs bombardiers du 12ème Tactical Air Command, chargés de l'appui aérien de la 7ème armée, interviennent au profit de la 1ère D.F.L., mitraillant les rassemblements d'infanterie, dispersant un P.C. ennemi, détruisant une colonne de chars sur les bords du Rhin.

À Obenheim les allemands intensifient leur pilonnage d'artillerie de 13 heures à 16 heures. À 16 heures leur tir se panache soudain d'obus fumigènes qui assombrissent le jour déclinant. De tous côtés, des balles claquent. L'attaque allemande se déclenche simultanément au nord, à l'est et au sud. Elle est menée par le Kampfgruppe du commandant Meschede, composé du 308ème Grenadière Regiment et de 9 chars. Le choc le plus violent porte sur la 2ème compagnie du lieutenant Pochat qui tient la face nord.

Devant les lisières est et sud du village, l'infanterie allemande est tenue en échec par les mortiers et les armes automatiques.

Au sud, cependant, l'attaque est appuyée par deux chars qui tirent à vue sur les défenses de la compagnie Tencé et paraissent attendre la nuit derrière le pont coupé. Les villageois apportent aux Français toute l'aide possible. Ils entassent des charrettes, des machines agricoles et toutes sortes d'objets sur les barricades, ramassent et soignent les blessés, préparent les munitions, garnissent les chargeurs ; certains même font le coup de feu.

La nuit tombe. À 18 heures, les Allemands repartent à l'attaque. L'artillerie française encadre le village de ses tirs. Mais l'assaut est général. Appuyés par les chars de la « Feldherrnhalle », les fantassins allemands s'infiltrèrent partout. La situation se dégrade rapidement. Au nord un canon de 57 venu en renfort est détruit, son camion brûle, ses munitions explosent.

À 18 heures 30, le Lieutenant Pochat signale que les munitions vont manquer et que deux de ses sections sont décimées. Bientôt la 2ème compagnie est submergée. Le capitaine Tencé, « tranquille, la pipe à la bouche, le casque à l'épaule comme d'ordinaire », pousse les sections de l'aspirant Caillau (neveu du général de Gaulle) et du lieutenant Vilain en bouchon face au nord. Mais au sud, le reste de la compagnie éclate en petits groupes livrant des combats isolés et confus ; l'ennemi enlève les maisons une par une. À l'est, les assaillants s'infiltrèrent entre la compagnie Charlet et le P.C. du bataillon. À la C.A. (compagnie d'accompagnement) il n'y a plus d'obus de mortiers.

Cent cinquante blessés gisent dans les caves et les abris. De nombreuses maisons brûlent.

Le bouchon mis en place par Tencé à hauteur de l'église ne peut empêcher un char de se poster à 200 mètres de la mairie où est établi le P.C. qu'il prend sous son feu. À 19 heures le commandant Coffinier rend compte à la 4^{ème} brigade : « Infanterie et chars ennemis ont pénétré dans le village. Situation critique. »

En réalité la situation est désespérée. À 20 heures, Coffinier convoque ses commandants de compagnie. Seuls Tencé et Charlet peuvent le rejoindre. Après avoir consulté les officiers présents, il donne l'ordre de détruire les derniers véhicules, les postes de radio, les armes lourdes sans munitions.

À 21 heures, les chars allemands sont sur la place du village ; toute résistance organisée a pratiquement cessé. Seuls tiennent encore quelques groupes isolés qui n'ont pas épuisé toutes leurs munitions. La lueur sinistre des incendies éclaire alors des scènes dramatiques.

La radio de Coffinier a cessé d'émettre. Son silence se prolonge toute la nuit laissant dans l'incertitude et l'anxiété les états-majors de la brigade et de la division.

Au lever du jour, trois hommes se présentent devant les lignes du B.M. 21 à Osthouse, le lieutenant Vilain, l'aspirant Cailliau et le caporal Uginet. Ils arrivent d'Obenheim. Ce sont les seuls rescapés du B.M. 24. Au P.C. de la compagnie Muller, ils racontent la fin du Bataillon, leur odyssée nocturne et comment ils ont pu franchir l'Ill sur la passerelle d'une écluse mal gardée. Chez les officiers qui écoutent, c'est la surprise et la consternation. Personne ne pensait la veille que la situation à Obenheim était aussi grave. Quand on téléphone la mauvaise nouvelle au colonel Raynal, celui-ci espère encore apparemment que tout n'est pas perdu et qu'une grande partie du bataillon pourra s'échapper à la faveur de la nuit. En apprenant que le B.M. 24 est tout entier prisonnier, il s'écrie tout bonnement avec l'accent de Rabastens :

« Ah, merde alors ! »

À Obenheim, cependant, les derniers îlots de résistance cessent le feu à 11 heures du matin. Les hommes qui se sont battus jusqu'à épuisement de leur munitions vont rejoindre sur la grand place leurs camarades capturés pendant la nuit. Avant d'être fait prisonnier le sous-lieutenant Granier a pu confier le fanion du B.M. 24 à un habitant d'Obenheim. Seuls cinq sous-officiers et soldats resteront cachés sur place par la population jusqu'au retour des troupes françaises le 31 janvier.

Le mercredi 10 Janvier : Tentative de parachutage. Les avions avec la neige (75 cm en trois jours, température 0 à -10 degrés) le brouillard, le vent ont du mal à régler leur largage. Les parachutes partent dans toutes les directions et même chez les allemands. Les pilotes essayent de larguer à basse altitude sans parachute, les conteneurs s'écrasent au sol et répandent les vivres et les munitions de partout. Les allemands tirent dans le champ d'atterrissage il est difficile de récupérer les choses éparpillées.

À la nuit nous recevons l'ordre de mettre la mitrailleuse en position à la fenêtre d'une maison face à une rue.

Les Allemands attaquent ; les chars (1) se tiennent au milieu des rues et de chaque côté, longeant les maisons, les fantassins avancent lentement. Les gradés, comme à leur habitude poussent des hurlements. Le village est en feu car les attaquants lancent des grenades incendiaires pour pouvoir s'éclairer. Après épuisement des munitions, nous avons ordre de rejoindre le poste de commandement de la 2^{ème} compagnie qui se trouve dans le sous-sol du presbytère de l'église protestante à l'angle de la grande rue et de la rue de Daubensand. Ce que nous faisons.

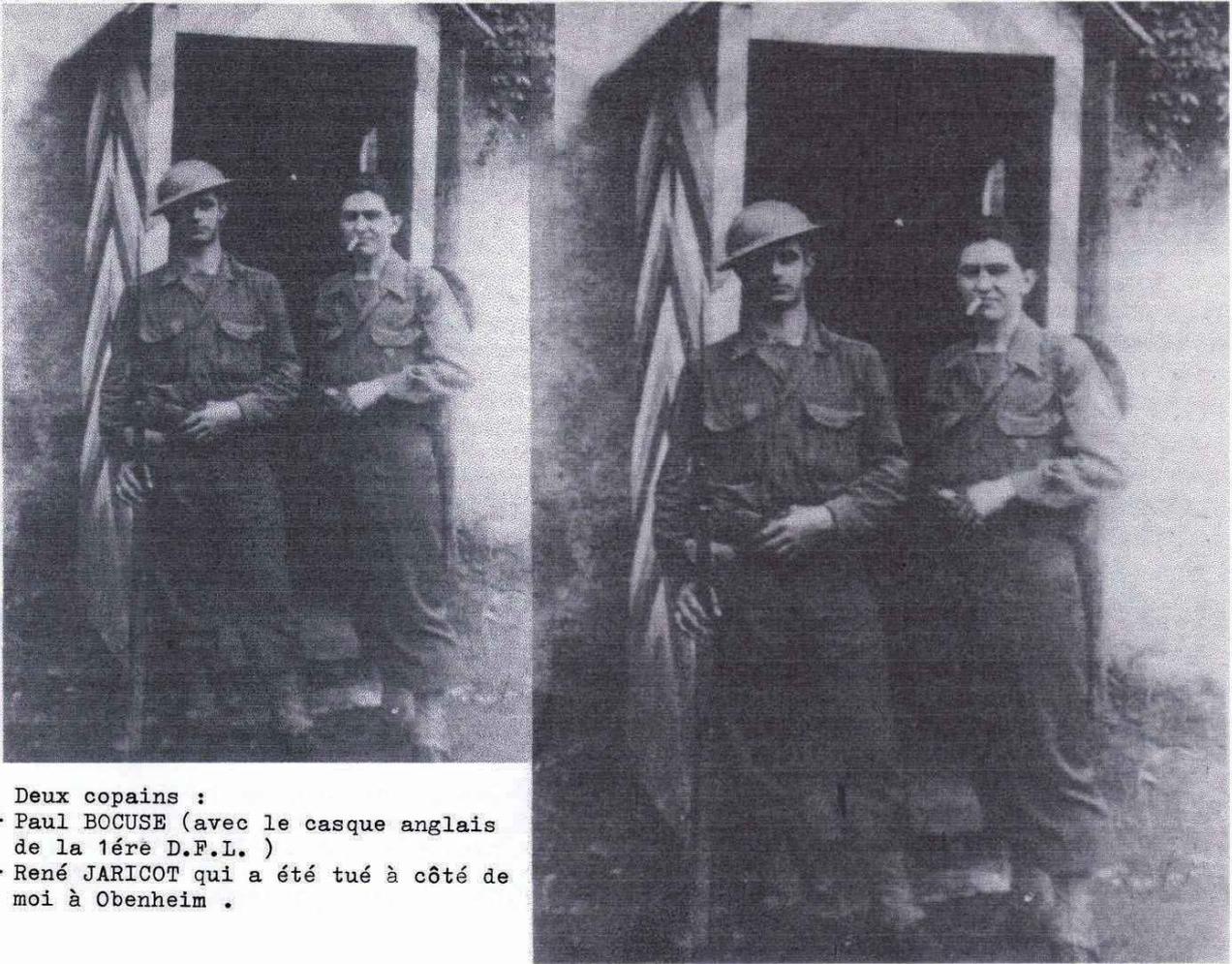
Ce sous-sol (plutôt demi-sous-sol avec un portail qui donne à l'extérieur par un plan incliné) sert aussi de poste de secours et déjà quelques camarades (peut-être une vingtaine) l'occupent. Au bout de quelque temps, un des chars qui s'avancent dans la rue détruit le canon de 57 antichar qui est en batterie à l'angle de la rue et envoie coup sur coup deux obus dans l'abri où nous sommes. Il n'y a plus autour de moi que des morts, des blessés et des gars sonnés par les explosions.

Un Allemand ouvre la porte d'un coup de pied, mitrailleuse braquée, comme il voit qu'il ne risque rien, il ne tire pas... Nous voilà prisonniers. Le lendemain on sortira 19 morts du sous-sol. Parmi eux, dix copains : Besacier, Husson René, Viallon Jean, qui étaient les hommes de la 1ère pièce avec moi, puis Boutin, Gerossier Fernand, Elie René, Jaricot René, Magnoux Bernard, Petillot et Toussaint Marceau.

Nous étions 762 soldats dans le village. 220 sont fait prisonniers, 12 (dont le neveu du général de Gaulle) se sont échappés ou se sont cachés chez l'habitant. Reste donc 530 morts ou blessés. Bilan officiel : 20 morts...? Le compte n'est sûrement pas très bon..!

Strasbourg n'a pas été repris par les Allemands. Le Reichsführer SS Himmler n'est pas content : le général Wiese est rappelé et remplacé par le général Rasp. Tous les officiers d'état-major sont relevés de leurs fonctions. Obenheim a été libérée à nouveau le 31 Janvier.

(1) Ces chars sont des « Tigre 2 » appelés « Tigre Royal » par les alliés. C'est le char le plus lourd, au blindage le plus épais et le plus puissamment armé de la deuxième guerre mondiale. Son canon de 88 mm surpasse en portée et en force de pénétration l'armement de presque tous les chars Alliés. Il transporte 80 obus, pèse 69t4, long de 7m25, large de 4m72, haut de 3m27. Moteur 608 cv- Cinq hommes d'équipage.



Deux copains :
- Paul BOCUSE (avec le casque anglais
de la 1ère D.F.L.)
- René JARICOT qui a été tué à côté de
moi à Obenheim .



Le presbytère protestant d'Obenheim avec les trous d'obus dans la cave.

— Limites de Wehrkreis

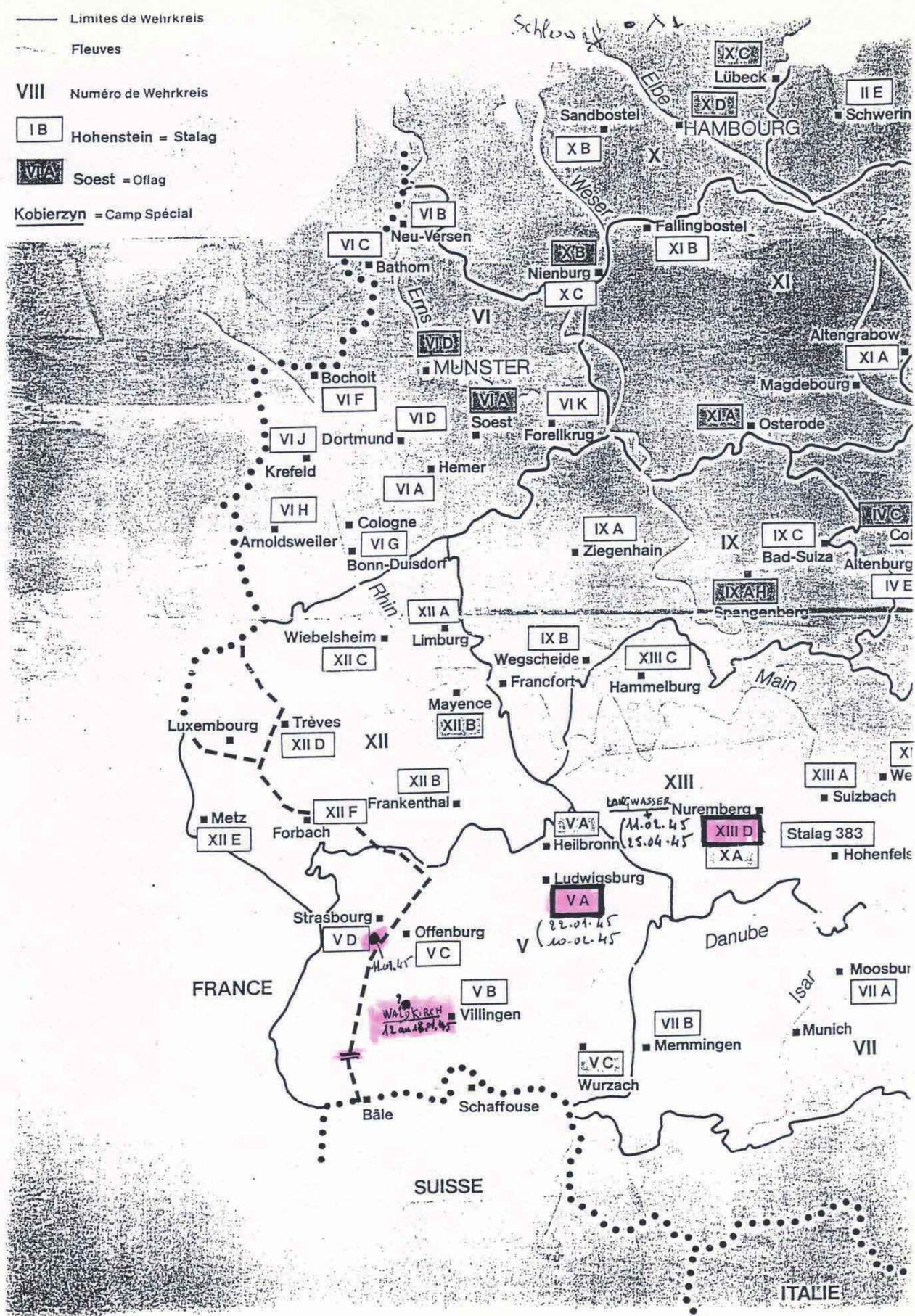
— Fleuves

VIII Numéro de Wehrkreis

IB Hohenstein = Stalag

VIA Soest = Oflag

Kobierzyn = Camp Spécial



La détention en Allemagne

Le 11 janvier : Après être sortis de l'abri au sous-sol, les Allemands qui ont séparé les officiers des hommes de troupe, nous rassemblent. Certains, dont notre groupe, couchent dans une cave au village. Les soldats allemands sont équipés pour le combat dans la neige avec une sorte de surtout blanc que nous n'avions pas. Ils ne sont en général pas vindicatifs et certains, le lendemain à notre départ d'Obenheim font une sorte de haie, comme pour rendre les honneurs. Ils ont pourtant, eux aussi, eu beaucoup des leurs tués ou blessés dans les combats des derniers jours.

Au matin, nous partons à pied pour atteindre quinze kilomètres plus loin un village où nous attendons dans une cour d'école que des camions viennent nous charger pour nous emmener plus loin dans un autre village dans lequel nous coucherons.

À midi on nous distribue : une boule de pain pour cinq, du fromage et de la margarine.

Le 12 Janvier : Départ en train jusqu'à Dentzlingen (le train a traversé le Rhin sur un grand pont métallique ? Nous sommes les premiers occupants alliés à entrer en Allemagne...!) Puis à pied jusqu'à Waldkirch. Après avoir été recensés, on nous donne une carte de la Croix Rouge pour prévenir notre famille. Je l'envoie à Thérèse.

Le 18 janvier : On nous charge dans des wagons à bestiaux (hommes 40-chevaux en long 8) fermés et grillagés aux ouvertures (ce doit être les wagons qui ont été utilisés en France pour les déportés) et en route pour quelques centaines de kilomètres. Le train est stoppé souvent sur des voies de garage pour laisser passer d'autres convois.

Nous mettrons quatre jours pour arriver à Stuttgart. Où nous avons d'ailleurs bien failli ne jamais arriver ..!

L'attaque du train : En cours de route le train est pris à parti par un avion de chasse qui escorte un vol de bombardiers. Comme notre convoi se trouve encaissé dans une tranchée au milieu de la campagne, le « chasseur » excité par une mitrailleuse que les Allemands ont mise sur un wagon plat à l'arrière des autres , prend le convoi en enfilade et commence à arroser le train à la mitrailleuse, il effectue plusieurs passages sur toute la longueur. Les balles voltiges de partout : des explosives, des traçantes qui font un feu d'artifice. Une explosive se plante dans un montant en ferraille et sa chemise en laiton éclate comme une fleur. Des situations de ce genre, on en a vu, même des pires. Mais se faire tirer comme des lapins sans pouvoir se défendre, c'est ça qui provoque la peur.

Quelqu'un arrive à ouvrir les wagons, car le train est arrêté. La locomotive ressemble à une passoire de laquelle la vapeur fuse de tous les côtés j'avais jamais vu ça mais c'est plutôt drôle). Nous sortons de ce piège et avec des couvertures, quelques-uns font sur la neige une « croix de lorraine » le chasseur s'éloigne message reçu. Nous regardons le ciel..! il est couvert d'avions, mais je dis bien couvert. Comment peut-on réunir autant d'appareils : bombardiers en majorité et chasseurs, en même temps, ça paraît incroyable (renseignements pris après la guerre, ils devaient aller bombarder Dresde qui a été rasé en 24 heures : 250.000 morts, davantage qu'avec les deux bombes atomiques sur le Japon).

Dans les wagons, il y a des morts et des blessés de chez nous : une douzaine je crois?

Du coup, nous voilà lâchés dans la campagne (il est cependant inutile de penser à s'évader, perdus au milieu de la nature sans savoir où et sans préparation, ce serait de la folie) Les Allemands qui nous gardaient se sont comme nous, éparpillés de partout. Nous nous dirigeons

vers un petit hameau, quelques maisons autour d'un passage à niveau. Les habitants ne sont apparemment pas hostiles, ils donnent même quelques petites choses à manger à quelques-uns d'entre nous.

À l'école allemande : Nos gardes réussissent à récupérer leurs prisonniers et nous escortent jusqu'à une école du village voisin. Nous nous abritons du froid dans les classes et assis sur les bancs des élèves absents, nous jetons un coup d'œil dans le casier des bureaux. J'y trouve une carte d'Allemagne que je récupère, puis des livres scolaires qui servent à apprendre à lire et à compter aux enfants allemands, mais pas comme chez nous... eux apprennent avec des soldats, des chars et des canons. Bien sûr ce sont des figurines en couleur, mais comment voulez-vous que des enfants conditionnés de cette façon ne soient pas des fanatiques de la guerre, on ne leur parle que de ça et du grand Reich...?

Le 22 janvier : Le lundi nous arrivons à Ludwigsburg, à côté de Stuttgart. C'est une sorte de camp « de transit » avec un aménagement assez primitif. On nous fait quand même prendre une douche, d'ailleurs en commun avec des soldats allemands, pendant que nos vêtements passent à la lessive. Jacques Foret ne récupère pas les siens ? Il hérite de fringues de prisonnier de 40 : calot bleu à bouts pointus, veste et pantalon bleu clair. On lui a aussi pris ses papiers...! (À son retour en France au mois d'avril, il sera interrogé par la police française ; on s'est servi de son identité pour infiltrer un espion parmi les troupes alliées.) Dans le camp, il y a aussi une bibliothèque, j'en use mais comme le choix est plutôt restreint je lis des livres assez ardues. On touche un colis de la Croix Rouge américaine pour 4. C'est le premier colis des quelques uns, trop rares, que nous verrons dans les trois mois qui vont suivre.

Le samedi 10 février : Départ de Ludwigsburg à pied jusqu'à la gare de Stuttgart. Nous passons dans une avenue en dessous d'une grande pancarte « Mercédès ». Je pense : « Tiens, si je m'en sors, ce ne serait pas désagréable d'en avoir une un jour. » On peut toujours rêver...! Nous prenons le train, non sans appréhensions vu l'expérience que nous avons de ce genre de transport en Allemagne à l'heure où nous sommes.

Le dimanche 11 février : Malgré nos craintes légitimes, nous arrivons à bon port, mais toujours en wagons à bestiaux, au Stalag 13 D à Langwasser près de la ville de Nuremberg. Nous logeons dans des bâtiments en bois (les mêmes que ceux que l'on voit actuellement dans les films sur les déportés ou prisonniers de guerre) nous couchons sur des lits en bois à trois étages ? Pas de paillasses, à cause des bestioles qui prolifèrent : puces, poux de corps et autres joyeusetés. On fait un peu de cuisine...! à l'extérieur le long des cabanes sur deux ou trois pierres, au moins pour chauffer un peu d'eau le matin dans le but de se réchauffer l'intérieur avant de rester piqués pendant souvent une demie heure pour le rassemblement. C'est à ce moment-là que nous sommes comptés par deux gardiens.

Ils commencent un à chaque bout des rangs par cinq et quand ils se rejoignent au milieu, ils additionnent leurs deux résultats. Ils trouvent rarement du premier coup le bon nombre. Quelques fois parce qu'ils se sont trompés. D'autres fois parce que les prisonniers du dernier rang, histoire de rigoler, se sont déplacés à mesure que les gardiens comptaient. Evidemment nos deux « postens » râlent ferme, ceux qui ont fait la blague se marrent, mais les petits copains qui ont les pieds dans la boue n'apprécient pas tellement.



CIMETIÈRE ? DE NUREMBERG

8000 morts à enterrer
(Bombardement de Février 1945)

- Les prisonniers Italiens transportent les corps
- " Français creusent les fosses
- Les fonctionnaires Allemands identifient et placent les corps

Le « travail » au cimetière : Un précédent bombardement a fait 2000 morts environ (1) (dans ces cas-là les statistiques sont plutôt inexactes). On nous « embauche » pour les enterrer à quelques kilomètres du camp. Le sol n'est pas du sable mais en tout cas très meuble. Nous creusons des tranchées de 2 mètres 50 de large, 1 mètre 50 de profondeur et 10 à 20 mètres de longueur, les bords sont un peu en pente pour éviter l'éboulement. Les corps des victimes sont amenés dans des boîtes en bois formées de 2 parties identiques de section trapézoïdale. Ces deux morceaux abouchés l'un sur l'autre forment la boîte en question qui est vidée à chaque fois pour mettre un autre corps. Un camion à plateau en charge un nombre (peut-être 20 à la fois ?) en ville et les amène. Ici, les Italiens prisonniers (que les Allemands n'aiment pas car ils les considèrent comme des traîtres) font le « sale boulot » : ils sont chargés du transport entre les camions et les trous que nous creusons. Chaque corps est aligné devant sa future place. Un fonctionnaire allemand consulte une liste, il est aidé de deux autres qui rédigent une pancarte avec un numéro, muni d'une fiche plantée à l'endroit de l'emplacement dans la fosse. Après quoi, les corps sont mis en place et une fois le trou complet, on recouvre. Le spectacle n'est pas des plus réjouissant et malgré notre relatif entraînement à l'horreur depuis quatre mois, je suis quand même assez touché : ces morts sont des civils, femmes, vieillards, enfants surtout. J'ai encore devant les yeux la vision de cette jeune maman avec son bébé entre les jambes, ils seront enterrés ensemble. Ce sont bien sûr des Allemands mais comme ça, se sont surtout des êtres humains.

Un soir en rentrant au camp, nous marchons dans une multitude de petites languettes en alu (comme du papier de chocolat coupé en largeur d'un centimètre). Ce sont des « leurres » lancés par les avions alliés pour tromper la D.C.A. allemande. Nous passons aussi devant un camp de soldats allemands dans la cour duquel sont entassés des cartons vides de colis de la Croix-Rouge. Nous ne sommes pas les seuls à profiter des bontés de la Croix-Rouge !

Les petits boulots à Nuremberg : À la suite de ce travail, nous partons à quelques-uns en « commando » à Nuremberg pour des travaux de déblaiement. Ça consiste surtout à trier les briques encore utilisables et à décrotter le ciment qui reste après pour les réutiliser. Tous les matins nous faisons le trajet à pied de Langwasser à Nuremberg. Pour raccourcir le trajet (6 km environ) nous coupons à travers le stade orné d'une immense croix gammée sur le sommet des bâtiments, le sol est recouvert de grandes dalles en ciment comme sur les autoroutes allemandes. C'est sur ce stade qu'Hitler faisait ses grandes manifestations nationales socialistes. En court de route, nous passons devant un poste de défense antiaérienne avec canon et mitrailleuses jumelées. Ce sont des femmes qui le servent, on leur fait un petit signe de la main. Nous longeons arrivés en ville, des rues aux maisons écroulées. Curieusement dans certaines de ses maisons, seule la gaine de la cheminée en brique est restée debout jusqu'au toit, à part les gros de murs tout le reste s'est effondré. Les rues sont remplies de gravats, seul un passage au milieu (2 ou 3 mètres) a été déblayé. De petits véhicules, genre « Piaggio » italien, à trois roues peuvent y circuler à peu près facilement.

Au cours d'une de ces séances de travail, à l'occasion d'une alerte un incident a lieu.

(1) Le total des morts à Nuremberg était de 47.000 répartis en quatre cimetières Sud, Nord, Est, Ouest de la ville (documents statistiques du camp retrouvés par Jacques FORET)

Le « for alarm » sonne : ou-ou-ou-ou-ou-(la simple alarme c'est : ou..... ou..... ou.....)

« For alarm » ne sonne que lorsque les avions sont assez près de la ville : il faut faire vite pour se mettre à l'abri. Tout le monde se met à l'abri, notre vieux « posten » gardien de prisonniers ; le nôtre qui doit avoir plus de cinquante ans est borgne, boiteux, son fusil qui a l'air de l'encombrer est aussi lourd que lui) descend avec nous dans une cave qui doit servir de réserve. Les rayonnages qui couvrent les murs sont garnis de toutes sortes de choses et entre autres : des bougies. Qu'est-ce qui est passé par la tête d'un des copains ? Il pique des bougies, probablement

pour les échanger contre de la nourriture. Nous ressortons de la cave après l'alerte, au bout d'un quart d'heure deux hommes s'amènent : chapeau, imperméable noir. Ils nous font marcher dans la neige pour relever l'empreinte de nos pas. Le « vol » avait été découvert. Probablement ont-ils trouvé les coupables ? Je n'en ai jamais rien su.

Mais il y a intérêt à se méfier de tout. Pour ma part, je me contente de prendre de temps en temps une poignée ou deux de sel dans les bacs destinés au dégel. Souvent la nourriture manque de sel. Notre nourriture..! Voilà le menu journalier : à midi, une louche de bouillon clair et dans lequel surnage, sans se bousculer, deux ou trois morceaux de pomme de terre (les bons jours) ou de rutabaga (les mauvais jours). Le soir une petite tranche de pain allemand (il est gris sale et mauvais au goût mais comme on ne peut pas faire grève pour en avoir d'autre, on mange celui-là et encore bien content d'en avoir) et un morceau de margarine à peu près gros comme deux bouillons Kub.

De temps en temps arrive un colis de la Croix-Rouge quand c'est un par personne c'est la fête, mais habituellement c'est un pour quatre. On partage avec Garcia, Foretr et un autre. Les prisonniers de quarante (qui sont là depuis quatre ans) recevaient des colis de France, mais depuis quelques mois, le front étant entre la France et l'Allemagne ils ne reçoivent plus rien. Ils ont quand même quelques réserves, mais ils ne les partagent pas. Ils avaient leur petite vie bien tranquille qu'est-ce qu'on vient les emmerder avec la libération. Qu'est-ce que c'est que ces gens qui se sont battus pour les libérer et qui viennent les déranger..! Ils nous ignorent magnifiquement, ils sont ici chez eux, c'est leur camp.



Du quartier général du 21^e groupe d'armées alliées, où le maréchal Montgomery remet à l'amiral von Friedeburg les termes de la capitulation, à Nuremberg en ruines l'Allemagne paye aujourd'hui le prix fort des méfaits de la dictature nationale-socialiste.

Sous les bombes alliées

Le jeudi 1er mars : Nous partons en commando de volontaires à Nuremberg, pour rester en ville affectés à des travaux de déblaiement. On loge au 1er étage d'une ancienne brasserie, dans une salle qui devait servir à des réunions ou repas de fête.

Le vendredi 2 mars : Le lendemain, nous sommes en train de travailler en surface au journal « Nurnbergerzeitung » (je dis en surface car que le bâtiment étant détruit, la dalle du rez-de-chaussée est à un mètre du sol) Soudain ! Alerte (alarm) nous attendons l'alerte suivante (for alarm) qui indique que les avions se dirigent vraiment sur la ville, c'est à dire : c'est du sérieux, bombardement assuré. Nous allons nous mettre à l'abri dans un premier endroit, mais nos gardes ne sont pas rassurés, le plafond est si mince qu'on entend tomber les éclats de bombes, ça fait : gling, gling... au-dessus de nos têtes. Les gardes nous font passer dans une cave voûtée contiguë. Les Allemands qui s'y trouvent rouspètent. Les gardes les font taire et le bombardement continue. Je ne sais pas combien de tonnes de bombes tombent sur la ville ce jour-là mais je sens la terre trembler et tanguer comme un bateau, je vous assure que ça fait une drôle d'impression. Le bombardement dure une heure... deux heures peut-être : le temps n'a pas de mesure dans ces cas-là, on trouve de toute façon toujours que c'est trop long !

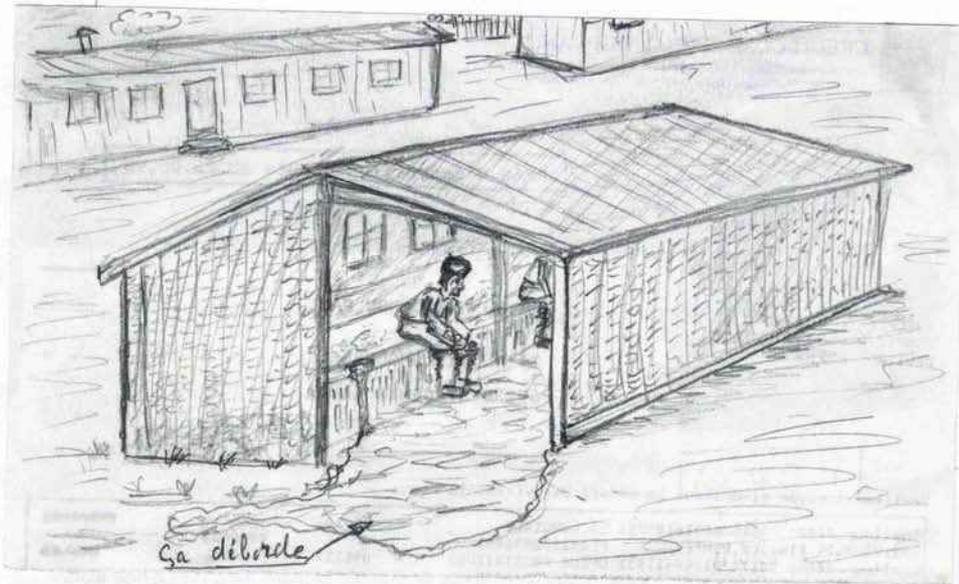
Lorsque nous sortons de l'abri, la nuit commence à tomber mais ce n'est qu'une estimation car on y voit comme en plein jour : la ville entière brûle. Aux bombes explosives ont succédé les bombes au phosphore qui incendient tout ce qui est démoli d'autant plus facilement que les charpentes étant mises à jour le bois peu s'enflammer très vite. Avez-vous une idée de l'odeur qui plane sur une ville après un bombardement...? . C'est une odeur que l'on ne peut oublier de toute sa vie. Une odeur de poussière, de bois, d'étoffe, de chairs calcinés... 50 ans après j'ai encore cette odeur dans le nez,... non,... on ne peut pas oublier.

Nous essayons de rejoindre notre logement au-dessus de la brasserie ..! La maison s'est écroulée, il ne reste qu'un tas de gravats. Nous rentrons au stalag.

En arrivant nous apprenons que 20 de nos copains qui étaient aussi en ville pour travailler ont été tués. Enterrés au fond d'une tranchée-abri dans laquelle ils s'étaient réfugiés. Deux que nous connaissions Kakou, Julia puis d'autres dont nous ne savons pas le nom.

À quelques jours de là, on nous expulse des baraques en bois pour nous faire coucher sous des tentes de 200 places. Motif : punition pour rébellion ? Certains camarades ont refusés un travail qu'on leur avait pourtant gentiment proposé, je n'ai jamais su lequel mais le résultat est que nous couchons sous la tente par - 10 ° et sur une planche avec une couverture en coton..! Pour avoir moins froid nous couchons à deux dos à dos, ce qui fait deux couvertures. Comme oreiller on se sert de nos chaussures. Je dors donc dos à dos avec mon ami Forêt.

NUREMBERG



STALAG XIII D
Les WC, 3 étoiles ?



STALAG XIII D
Les tentes dortoirs

Le lundi 19 mars : Nous repartons quand même à 7 heures du Stalag pour aller déblayer dans une brigade de SS. Au retour un colis de la Croix-Rouge française nous attend au camp.

Dimanche 1 avril : Pâques!

Mardi 3 avril : En rentrant du travail, on nous annonce que nous allons être évacués. On nous donne un colis anglais. À la nuit de nouveau un colis anglais. Le rassemblement n'a pas eu lieu. La boule de pain est partagée en quatorze parts.

Mercredi 4 avril : Pas de départ au travail. Une pagaille inhabituelle règne de partout. Nous n'avons pas de pain mais 50 cigarettes ! Des commandos de prisonniers de 40 qui travaillaient à l'extérieur arrivent, fuyant l'avance alliée.

Jeudi 5 avril : Une boule de pain pour 6.

Vendredi 6 avril : Pas de pain..!

Dimanche 8 avril : J'échange 4 biscuits italiens contre 20 cigarettes !
Même cinéma jusqu'au...

Le retour

Mardi 17 avril : Libération par les troupes américaines. Les gardes allemands ne les ont pas attendues. Nous allons loger avec quelques copains dans leurs chambrées. De petites pièces, équipées de 4 ou 6 ensembles de lits superposés. Nous nous rendons en ville, à la recherche de ravitaillement. Au passage nous voyons au rez-de-chaussée des bâtiments du stade, les portes grandes ouvertes : des hommes en sortent avec des meubles et autres objets divers..! Ça sent le pillage à plein nez. Dans Nuremberg, un boulanger lève les bras au ciel devant sa boutique dans laquelle des affamés en uniforme, prisonniers de guerre russes italiens ou français se servent copieusement. Au cours d'une de ces expéditions, un copain trouve dans la malle d'une voiture allemande un pistolet qu'il empoche. Il l'échangera plus tard, à l'aéroport, à un soldat américain contre une montre.

Mercredi 25 avril : Des G.M.C viennent nous chercher au camp et nous amènent jusqu'à un aérodrome installé dans une immense prairie aux abords de la ville. Des tentes de 200 places (10, 20 je ne sais plus ?) y sont montées. On est douché, épouillé, passé au D.D.T et nourri avec des boîtes de poulet au concombre ! (ce n'est pas mauvais, y a pire !).

Après toutes ces allées et venues, tout le monde se rend sous une des tentes dans laquelle se trouvent des lits de camp et allongés nous attendons le départ en avion pour la France. Je savoure depuis un moment un repos bien gagné lorsque je vois s'approcher de moi une jeune femme en uniforme américain. Elle s'arrête à côté de mon lit de camp Elle me regarde :

- Est-ce que vous me reconnaissez. ?

Je réfléchis ..,? Je ne vois pas qui ce peut être: grande, mince, la quarantaine, un visage avec des taches de rousseur, pas mal mais rien de vraiment spécial.

- Ma foi non, je ne vois pas..!

- Je suis Marlène Dietrich.

Je suis quand même gêné, Marlène Dietrich est vraiment une star américaine

mondialement connue, elle a fait un tas de films (dont le célèbre « Ange bleu ») c'est de même une chanteuse merveilleuse. (Qui ne connaît : Lily Marlène...!) Si elle se trouve là, c'est premièrement parce qu'elle fait du spectacle aux armées pour les soldats américains (pour les autres aussi à l'occasion) mais je l'ai su par la suite elle est aussi à la recherche d'un acteur français engagé dans l'armée de libération et pour lequel elle a un « gros penchant » il s'agit de Jean Gabin. Jean Gabin est dans l'infanterie de marine de la 2ème D.B. Et nous faisons bien partis de l'infanterie de marine mais de la 1 ère D.F. L. pas de la 2ème D.B.

Elle sort quand même une petite carte de sa poche (genre carte de visite) dans l'angle il y a une photo d'elle jouant de la guitare. Avec un crayon (la pointe bic n'existait encore pas) elle me signe un autographe.

À ce moment les soldats américains, qui ont quand même fini par s'apercevoir de sa présence se précipitent autour d'elle, au bout de 30 secondes il doit bien y en avoir 100.

Elle a due en réchapper ? Mais je ne la reverrais quand même plus.

Le même soir tout le monde est rapatrié sur la France en Dakota (avions américains transports de troupes) Il s'en écrase bien quelques-uns de temps en temps, j'ai ouï- dire que celui qui précédait le nôtre n'est pas arrivé jusqu'au Bourget. Notre coucou lui, a atterri gentiment là où il devait le faire, ce dont je le remercie rétrospectivement.

Ainsi se terminent les tribulations d'un pauvre engagé volontaire qui jure bien que s'il fallait recommencer, il laisserait volontiers faire les autres.

Et merci beaucoup de m'avoir lu jusqu'au bout...

REPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DES PRISONNIERS, DÉPORTÉS ET RÉFUGIÉS

72) Vu de Médic... OUI NON

73) Radioscope OUI NON

74) Radiophotographie OUI NON

2654AE

PLACEMENT

INDICATIONS

INDICE GAUCHE

INDICE DROIT

75) CACHET G.

76) CACHET S. SANTÉ

VALABLE jusqu'à

Au cas où votre résidence ne serait pas celle indiquée au dos de cette carte, indiquez ci-dessus votre adresse actuelle.

Ne perdez pas cette carte, elle doit être conservée.

Payé 1750 francs pour le congé libération
en le payant le 20/10/45 du P.S. 10. 45

REPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DES PRISONNIERS, DÉPORTÉS ET RÉFUGIÉS

CARTE DE RAPATRIÉ

(1) Catégorie *F. O.* (2) Date d'arrivée en France

(3) Dernier lieu de détention ou de travail en Allemagne
Stalag III D Mauerberg

(4) Nom *DANON* (5) Prénoms *Paul*

(6) Sexe *M* LE RAPATRIÉ A DÉPOSÉ

(7) Pseudonyme (8) Etat Civil *Marié* (9) Profession *Musicien*

(10) Date de naissance *26.6.1924* (11) Lieu de naissance *St Omer*

(12) Nom du Père *Paul* (13) Nom de la Mère *Marie*

(14) Nationalité d'origine *Française* (15) Nationalité actuelle *Française*

(16) Nom et adresse de la personne chez qui vous vous adressez
10 rue de la République - 95000 Compiègne

(17) Pièces d'identité produites

(18) Centre mobilisateur *150*

(19) Classe de mobilisation *4/5*

(20) Bureau de Recrutement *A.M.T.*

(21) Centre mobilisateur *150*

(22) Grade *2^e classe*

(23) Fonction militaire au moment du départ en Allemagne

(24) Dernière affectation en France

MANDATE

adresse No. 22/162

Le Rapatrié a reçu *1000* francs

610

1651214



DECISION N° 517

Sur la proposition du Ministre de la Guerre, le Président du Gouvernement Provisoire de la République Française, Chef des Armées,

CITE A L'ORDRE DE L'ARMEE :

LA 1re DIVISION MOTORISEE D'INFANTERIE

" Division d'élite, qui s'est une fois de plus imposée à l'admiration de tous. Magistralement commandée par un Chef jeune, aussi lucide dans la conception que ferme dans l'exécution, le Général GARBAY, la 1re D.M.I vient de gagner, sur la Terre sacrée d'Alsace, deux magnifiques batailles. Du 7 au 11 Janvier 1945 elle a remporté sur l'Ill une difficile victoire défensive, après avoir contenu l'ennemi au prix de lourdes pertes, à la suite de combats menés jusqu'au corps à corps, tenant encerclés dans les villages comme à Rossfeld et à Herbsheim avec la plus grande abnégation, faisant chèrement payer à l'ennemi ses efforts répétés en vue de reprendre Strasbourg et l'Alsace.

ok
Oberheim
?

" Sans aucun répit après ces durs combats et sans aucun renfort, elle a, du 23 Janvier au 1er Février, pris une part capitale à la libération définitive de l'Alsace en procédant à la réduction de la poche nord de Colmar. Le 23 elle enlève Illhausern, après avoir franchi l'Ill de vive force, soutient le 24 de très puissantes contre-attaques appuyées par des chars lourds, effectuées, à travers une défense ennemie acharnée, une progression pas à pas, jusqu'à ce qu'une avance irrésistible lui ait ouvert les rives du Rhin qu'elle atteint après avoir pris Eisenheim, Ohnenheim, Markolsheim, anéantissant la plus grande partie de la 2me " Gebirge Division ", faisant 600 prisonniers et capturant un important butin.

" A ainsi, sur les bords mêmes du Rhin, marqué du plus pur héroïsme la dernière étape du Chemin de la Libération si audacieusement entrepris dans le lointain désert de Bir-Hacheim. "

Fait à PARIS, le 16 Mars 1945.

CHARLES DE GAULLE

FORCES FRANÇAISES LIBRES

PREMIERE DIVISION

ETAT-MAJOR - 1er BUREAU

Enregistré sous le N°... 8184

Le..... 2. 56..... Nom. *Danon*
Prénoms..... *Paul*..... de la ou du (unité). M. ? 256
..... *D.M. 24. 1*.....

faisait partie de la Première Division lors des opérations qui ont valu à cette grande unité la distinction mentionnée

Le.....

Le Général de Brigade GARBAY, Commandant la 1re D.F.L.



Décret n° 81-845 du 8 septembre 1981 (*J.O. du 13 septembre 1981*)

N° d'inscription

102.980

**CROIX
DU COMBATTANT VOLONTAIRE
AVEC BARRETTE « GUERRE 1939-1945 »**

Par décision n° 3091 en date du 14 mars 1988

la Croix du Combattant Volontaire avec barrette « Guerre 1939-1945 » est attribuée à :

Monsieur D A N O N Paul, Joseph

Né le 20 juin 1924 à SAINT-GENIS LAVAL (Rhône)

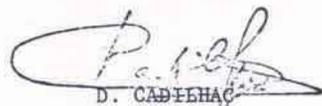
A PARIS, le 14 mars 1988

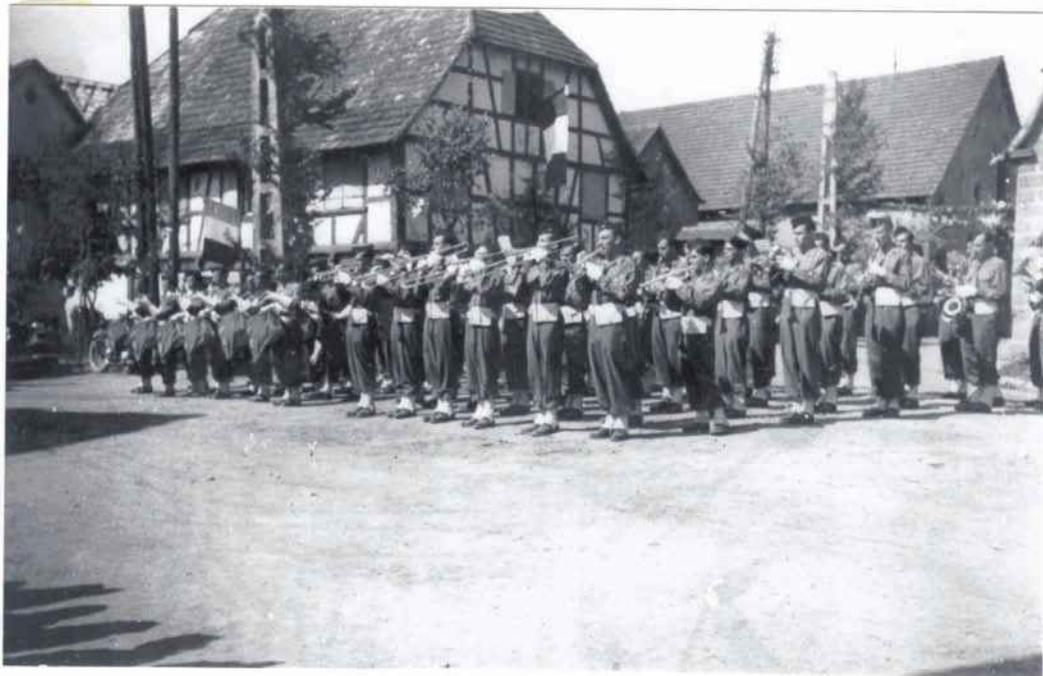
Le Ministre de la Défense

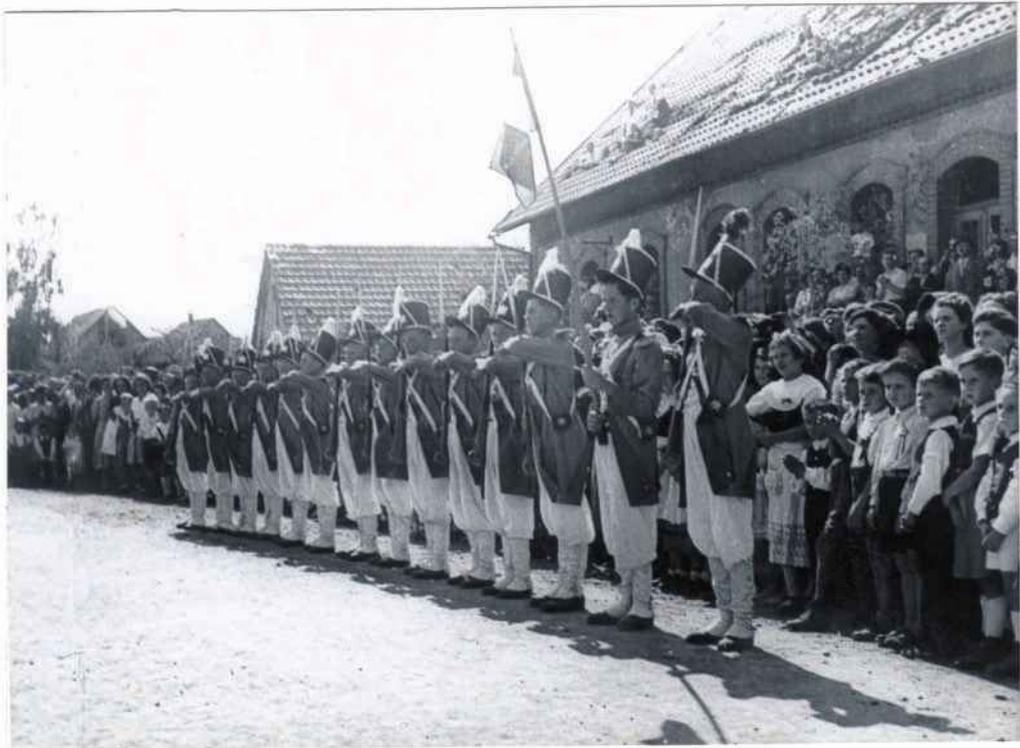
Signé : André GIRAUD

POUR AMPLIATION

Le Chef du Bureau des Décorations


D. CABELLAC
Administrateur civil









Janvier 1945.
Le presbytère de l'église protestante
d'Obenheim.

La Mairie d'OBNHEIM après les
combats de Janvier 1945
Au fond à gauche le clocher
de l'église protestante



Cérémonie d'inauguration
du monument aux morts de la
*1ère D.F.L. à OBNHEIM
par Mr WEBER Maire du
village le 24 Juillet 1945
Fête de la Libération



OBENHEIM après la guerre de 1945
ci dessous L'église Protestante et le presbytère



Cinquante ans après

Un village se souvient



La fanfare du 153e régiment d'infanterie de Mutzig a ouvert la marche.

● ● ● Emotion et recueillement. Dimanche dernier, devant la mairie pavoisée aux couleurs de la France, Obenheim s'est souvenu. De la terrible bataille, qui, en janvier 1945, a dévasté le village. Des 39 jeunes soldats du BM 24 qui périrent dans les combats. Du courage exemplaire des villageois. Du froid glacial qui gercait les lèvres. Des années de guerre et de privation. (Voir aussi ci-contre)



A l'occasion du cinquantième anniversaire de la Bataille d'Obenheim, des anciens combattants sont venus des quatre coins de France. (Photo DNA)

COMMEMORATION

Obenheim

Le cinquantième de la bataille

● ● ● Dépôt de gerbes, remise de décorations, défilé militaire. Obenheim a célébré hier le cinquantième de la bataille qui porte son nom. Cette cérémonie était placée sous le patronage du général Saint-Hillier, chef de l'Etat-major de la 1ère Division française libre (DFL).

Camescope au poing, appareil photo en bandoulière, une centaine d'«anciens» du Bataillon de marche 24 (BM 24), servant au sein de la 1ère DFL, se sont retrouvés le week-end dernier à Obenheim.

C'est dans ce petit village du Ried que 29 de leurs camarades ont péri en janvier 1945. Après un culte célébré à l'église protestante par Mgr Bockel et le pasteur Sarg, anciens combattants, villageois et élus ont évoqué hier avec émotion cette sanglante bataille. «Un

sacrifice pour sauver Strasbourg de l'attaque allemande», selon M. Lucien Tisserant, ancien de la DFL. «Sans le courage et la foi du BM 24, le cours de l'histoire aurait pu être changé», a renchéri M. Roger Karst, maire d'Obenheim. Le général Saint-Hillier, président des Anciens de la 1ère DFL, a pour sa part rendu un hommage appuyé à la population d'Obenheim dont le courage a forcé, selon lui, l'admiration des nazis qui n'ont entrepris aucune action de répression dans le village.



Emotion et recueillement, devant la place de la mairie pavoisée pour l'occasion aux couleurs de la France. (Photo DNA)

Après le dépôt de gerbes devant le monument aux morts et la remise de décorations, place au défilé. La fanfare du 153e régiment d'infanterie de Mutzig a ouvert la marche suivie par les sapeurs-pompiers

d'Obenheim et les associations patriotiques. Les habitants, les «anciens» de la DFL et un détachement du 1er régiment du génie d'Illkirch-Graffenstaden leur ont emboîté le pas. Parmi la foule, on a reconnu entre autres Mme

Violette Rougier-Lecoq, ancienne résistante déportée à Ravensbrück, le député Germain Gengenwin, M. Francis Grignon, vice-président du conseil général, et plusieurs maires de communes environnantes.

Obenheim, nom à jamais illustre dans l'histoire de l'Alsace !

Obenheim, nom à jamais inscrit sur la carte de l'honneur français !

Obenheim, étape héroïque de la liberté !

Le malheur, depuis quatre ans et demi, opprimait Obenheim.

L'humiliation, l'indignation, l'espérance, depuis quatre ans et demi, bouillaient dans Obenheim.

Un bataillon de Français libres, venus du bout du monde et du coeur de la France, arriva, sur son chemin épique, à Obenheim.

Et Obenheim devint, en sept jours terribles, l'un des noms du courage, du sacrifice et de la gloire.



Druon



VILLE DE LYON

Sous la Présidence d'Honneur de Monsieur Raymond BARRE
Député-Maire de Lyon



Monsieur Jean-François MERMET

Adjoint au Maire
Délégué à la Sécurité et à la Police

et Monsieur Jacques FORET

Président de l'Amicale des Anciens Combattants Volontaires
de la 1^{re} Division Française Libre
(Septembre 1940 - Mai 1945)

ont l'honneur de vous inviter
à la cérémonie commémorant le 52^{ème} Anniversaire
de la Mort pour la France du Général Charles Diego Brosset

le mercredi 20 novembre 1996 à 15 h 00

Avenue Charles Diego Brosset (Face Gare des Brotteaux) - Lyon 6^{ème}



VILLE DE LYON

Monsieur Raymond BARRE

Député-Maire de Lyon



1^{re} D. F. L.

et le Comité de Liaison des Associations d'Anciens Combattants et de Résistants

vous prie de bien vouloir assister
aux cérémonies commémoratives

de la Libération de Lyon

Mardi 3 Septembre 1996

Cette invitation, strictement personnelle, sera exigée à l'entrée de l'Hôtel de Ville



VILLE DE LYON



*Sous la Présidence d'Honneur
de Monsieur le Maire de Lyon
et
de Monsieur le Général SAINT HILLIER,
Président National de l'Amicale des Anciens de la 1ère Division Française Libre*

**Monsieur le Maire du 3ème arrondissement
et
Monsieur Jacques FORET
Président Régional de l'Amicale des Anciens de la 1ère Division Française Libre**

seraient honorés de votre présence à la Commémoration du 55ème Anniversaire
de la Bataille de Bir-Hakeim

mercredi 11 juin 1997

11h15 : Cérémonie Stèle - Place Bir-Hakeim - avenue Félix Faure à LYON 3ème

métro Garibaldi



**Monsieur Raymond BARRE
Député-Maire de Lyon**

et

**le Comité de Liaison des Associations
d'Anciens Combattants et de Résistants**

vous prient de bien vouloir assister aux cérémonies commémoratives

de la Libération de Lyon

mercredi 3 septembre 1997

Cette invitation, strictement personnelle, sera exigée à l'entrée de l'Hôtel de Ville

The LYON ANGLICAN CHURCH

L'Eglise Anglicane à Lyon

invites you to a / vous invite à

Memorial Service to

Diana,

Princess of Wales.

l'Office à la Memoire de

Diana,

la Princesse de Galles.

le dimanche, 7 Septembre 1997 @ 18h00

l'Eglise St. Irenée

rue des Macchabées, Lyon 5^e

(Metro : St. Just, ou Bus 46 : St. Irenée)



Le Général de WITASSE (CR)

Les Français Libres du Rhône

Les Médaillés de la Résistance

l'U.D.C.V.R.

Les Associations de Résistants

Vous prient

de leur faire l'honneur d'assister à la Messe paroissiale
célébrée en la Basilique de Fourvière à Lyon

le Dimanche 9 Novembre 1997 à 10 h

à la mémoire du Général de Gaulle.



VILLE DE LYON

*Sous la Présidence d'Honneur de Monsieur Raymond BARRE
Député-Maire de Lyon
et de
Monsieur le Général SAINT HILLIER
Président National des Anciens de la 1ère Division Française Libre*



Madame le Maire
du 6ème arrondissement de Lyon
et
Monsieur Jacques FORET
Président Régional de l'Amicale des Anciens de la 1ère Division Française Libre
seraient honorés de votre présence à la Commémoration du 53ème Anniversaire
de la Mort pour la France du **Général BROSSET**

jeudi 20 novembre 1997 à 15 heures

Avenue Charles Diégo Brosset (face à la gare des Brotteaux) - Lyon 6ème



VILLE DE LYON

*Sous la Présidence d'Honneur de Monsieur Raymond BARRE
Député-Maire de Lyon
et
de Monsieur le Général SAINT HILLIER,
Président National de l'Amicale des Anciens de la 1ère Division Française Libre*



Monsieur Jean FLACHER, Maire du 3ème arrondissement
et
Monsieur Jacques FORET
Président Régional de l'Amicale des Anciens de la 1ère Division Française Libre

seraient honorés de votre présence à la Commémoration du 56ème Anniversaire
de la Bataille de Bir-Hakeim

jeudi 11 juin 1998

11h00 : Cérémonie Stèle - Place Bir-Hakeim - avenue Félix Faure à Lyon 3ème

métro Garibaldi

Récit d'un épisode dramatique de la guerre 39-45

En Décembre 1944, en Alsace, 7 chars: 5 Shermans et 2 Destroyers isolés du fait de la défection de l'infanterie qui devait les accompagner lors de la prise du village de Sigolsheim se font littéralement massacrés

Cette longue période de combats touche à sa fin. Cependant, la journée du 19 Décembre va être marquée, dans la plaine, par un dernier combat d'une violence extrême. Il s'agit pour le sous-groupe Bourgin, de s'emparer du suprême bastion allemand, au débouché de la Fecht, le village de Sigolsheim.

Sigolsheim pris, Colmar ne sera plus qu'à six kilomètres. La nationale 415 sera entièrement libre jusqu'à Ingersheim.

Mais le sous-groupe du colonel Bourgin a, depuis quarante-huit heures, fourni un effort considérable. Sa compagnie organique de Légion Étrangère, en particulier, s'est usée à la tâche. Elle a beaucoup souffert. Ses pertes ont été sanglantes. Son effectif est tombé de 120 à 50. Il ne peut être question de lui demander de participer à l'attaque de Sigolsheim. De même l'escadron de Shermans (2ème escadron) a perdu un nombre sérieux d'équipages et de chars.

Un seul peloton est donc désigné pour l'opération : celui de l'aspirant Girard. Il compte cinq chars. Deux tanks-destroyers lui sont adjoints pour rechercher et neutraliser les Panthers qui pourraient être embossés aux abords, ou dans les rues du village. Pas de Légion Étrangère à disposition de Girard mais deux sections d'infanterie américaine de la 36ème D.I.U.S., chargées d'assurer la protection des chars français et de participer avec eux à la prise de Sigolsheim.

IL n'est pas recommandé de donner des chars à une infanterie usée. La conjonction chars infanterie doit être parfaite et ne peut être réalisée que dans la cas de troupes, de part et d'autre, en bonne condition.

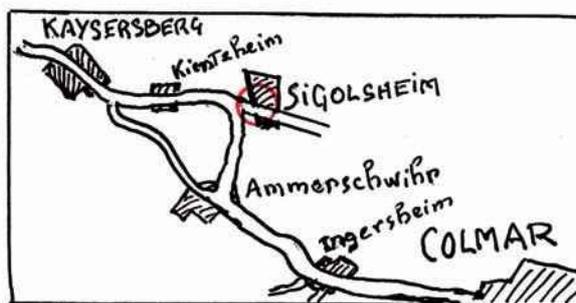
Mais l'heure n'est pas aux préférences, la présence d'un ennemi agressif dans Sigolsheim est une menace pour les communications du C.C.5. Le colonel Mozat a décidé, en accord avec le général Dalquist commandant la 36ème D.I.U.S. d'aider cette grande unité à enlever la localité.

Le général de Vernejoul, commandant la 5° D.B., venu à Riquewihr, P.C. du colonel Mozat, a approuvé les dispositions prises.

A 15h., l'attaque démarre. Comme la veille et l'avant veille, à Kientzheim et à Kaysersberg, l'ennemi est sur ses gardes. Des rafales de mitrailleuses et d'obus anti-chars accueillent l'apparition des Shermans français et des voltigeurs américains du 143° Régiment d'infanterie U.S., lesquels font excellente figure sous le feu. Pas de pertes.

A 15h39, l'infanterie américaine arrive aux lisières de Sigolsheim et, là, ne peut plus avancer. Creusant le sol gelé, ou profitant des moindres dépressions de terrain, elle s'incruste et attend que les chars pénètrent dans le village. Jusqu'alors la protection réciproque a relativement bien marché. Mais dans les rues du village aux mains de l'ennemi il est essentiel que la sécurité rapprochée des chars soit assurée par les voltigeurs de l'infanterie. Sinon toute opération est vouée à l'échec.

L'aspirant Girard, à bord de son Sherman, voyant l'infanterie américaine toujours stoppée, rend compte par radio que le temps passant et la nuit approchant, il décide d'entrer sans soutien dans Sigolsheim, dont la conquête est, il le sait, indispensable.



Opération exécutée à 16h.20

La pénétration dans le village est tout de suite profonde. Se répartissant les issues, tous les chars sont bientôt au cœur de la place. De rares coups de feu sont tirés sur eux. Il les rendent en crachant de toutes leurs pièces et attendent que l'infanterie américaine suive et vienne fouiller les maisons et procéder à l'habituel nettoyage. Les risques pris ainsi par les chars sont terribles, car ils se livrent en quelque sorte, sans défense à leurs plus mortels adversaires, les bazookas, les panzerfaust. Ces risques, on peut et on doit les prendre en certaines circonstances, mais durant de brèves minutes pour entraîner une infanterie hésitante. C'est en ce sens que Girard a décidé d'avancer, momentanément seul. L'infanterie américaine va suivre immédiatement, elle suit déjà ?...

Non elle ne suit pas... Elle ne suit pas encore... Aucune infanterie n'est là... Les chars ont avancé si vite !

Mais surprises, l'ennemi ne réagit plus ? Il semble qu'il se soit enfui et que le village ne soit plus occupé. Il convient néanmoins de se méfier !

La liaison par phonie est incessante entre le capitaine Davout d'Auerstaed commandant l'escadron, qui à bord de son char Flambeau-le-grognard, s'est porté à la sortie de Kaysersberg, et l'aspirant Girard en pleine action.

Les Shermans et les destroyers ont franchi plusieurs barrages anti-chars et plusieurs barricades construites en travers des rues. Deux d'entre eux sont même parvenus à la sortie de Sigolsheim, sur la route d'Ingersheim. C'est égal la situation demeure inquiétante. Une lourde menace pèse. La nuit va tomber et le village apparaît plein d'embûches.

Le colonel Bourgin, de son P.C., le capitaine Davout du sien, et l'aspirant Girard ne cessent de correspondre par radio. Leur indicatif se croise dans l'éther. Écoutez-les parler :

17h.16. De Germaine(aspirant Girard) à Charles(capitaine Davout) : « je suis à la sortie du village, sans aucune infanterie, et la nuit tombe ! »

Dans le même instant, la réaction ennemie redoutée se déclenche. Comprendant enfin que les chars français se sont aventurés sans protection, le commandant de la défense allemande de Sigolsheim lance une contre-attaque de tireur panzerfaust. En quelques minutes, deux chars sont atteints par les redoutables projectiles à charge creuse, leur blindage perforé, et sont mis hors de combat. L'un d'eux flambe.

Et le dialogue poignant se poursuit par phonie à travers l'espace.

Le capitaine Davout ; toujours là-bas à Kaysersberg, interroge :

17h.21 Allo Germaine, ici Charles. Vous avez un char qui flambe ? Répondez !

17h.22 J'ai mon char touché, un autre char touché, je n'ai pas d'infanterie.

17:23 ici, Charles. Sortez du village et attendez l'infanterie.

- Dois-je abandonner mes deux chars ?

- Oui et attendez !

- J'ai un blessé grave.

- Vous avez été touchés par bazooka ?

- Je ne le sais pas. Oui, je crois. Les boches nous ont laissé sortir du village et nous ont tiré dessus. Est-ce que j'abandonne le char ?

- Repliez-vous avec le reste de vos chars.

- Mais je crois que le village n'est plus tenu.

- Reculez tout de même. !

17h.32 de Charles à Germaine. Dès que l'infanterie sera arrivée vous reprendrez votre marche !

Mais la contre-attaque allemande se développe. À la faveur du crépuscule d'hiver, les fantassins ennemis entourent le char, dont les équipages se défendent de leur mieux, à l'aide de leurs armes d'épaule et de leurs revolvers. La situation est grave.

17h.33 un dernier appel angoissé de Girard « ici, soleil-de-Germaine(indicatif personnel de Girard). Germaine23 a flambé » (c'est un char de son peloton). C'est le troisième char perdu.

Quelques fantassins américains sont enfin arrivés, mais trop peu nombreux, ils sont

rapidement submergés.

Un char (le n°22) appelle à leur secours :

17h.45 De Germaine 22 à Charles « Les fantassins amis qui se trouvent avec moi à la sortie demandent du renfort. » Mais l'aspirant Girard, qui a dû mettre pied à terre, afin de mieux diriger le combat, vient d'être mortellement blessé.

Le capitaine Davout, informé par le char Germaine 22 interroge :

17h.55 Pouvez-vous faire le nécessaire pour ramener le corps de Soleil-de-Germane ?

Et Germaine 22 répond :

- Nous sommes attaqués de partout ! Nous n'avons aucune infanterie avec nous. Nous sommes à la sortie.

17h.56 De Charles à Germaine 22: Rentrez avec tous vos éléments disponibles au village précédent !

Le colonel Bourgin, inquiet, interroge à son tour :

- Ici Saint-Brieuc. Quelle est la situation ?

Réponse : Soleil-de-Germane est mort. Un char a flambé. Un autre est en panne. Un seul rentre. Les autres, on ne sait pas ce qu'ils sont devenus...

À 18h., les équipages des chars, démontés, retraitent à pied à travers Sigolsheim.

Parmi eux, le chef de char, maréchal des logis Hénin est blessé ; le chargeur-radio Rossi, très grièvement atteint, ne peut être transporté. En petit nombre et mal armés, assaillis de tous les côtés par des adversaires survenant en foule, beaucoup sont faits prisonniers.

Le corps de l'aspirant Girard, si glorieusement tombé, n'a pu être ramené et reste aux mains de l'ennemi. Ainsi, pris à 17h., par une poignée de braves, le village de Sigolsheim est reperdu à 18h.

Avec lui, plusieurs des équipages des chars engagés sont perdus. Sigolsheim est le prototype du combat de chars qui tourne mal, l'infanterie d'accompagnement n'ayant pu remplir sa mission. Si les deux sections d'infanterie du 143^{ème} R.I.U.S. avaient suivi les chars de l'aspirant Girard, Sigolsheim eut été pris sans coup férir, probablement sans pertes et occupé définitivement.

Restés sans protection sur le lieu de même de leur victoire, environnés d'ennemis armés de bazookas, et incapables de se défendre contre tous à la fois, les chars et leurs équipages étaient voués à un destin fatal, leur perte inévitable.

Aussi regrettable qu'il soit, dans l'ensemble de ses dures et magnifiques journées de décembre 1944, si fertiles en succès, Sigolsheim n'est qu'un échec de détail. Il ne saurait influencer sur la victoire du 2^{ème} Corps.

Les chars ne sont pas la panacée. Sans infanterie pas de chars, ils sont impuissants sans ces braves biffins.

ENVELOPPE SOUVENIR
NE PAS OUVRIR



X^e ANNIVERSAIRE
FONDATION BM 24
OBENHEIM 8-6-91



EN 1945 OBENHEIM A ETE
FIDELE A L'INSCRIPTION **OBENHEIM** 23-4-91
D'UN MUR DE STRASBOURG
PENDANT LE SIEGE DE 1870

PASSANT VA DIRE AU MONDE
AVEC QUELLE CONSTANCE
STRASBOURG A SU SOUFFRIR
POUR RESRER A LA FRANCE

Monsieur P DANON
11 ALLEES DE LONGCHENE
69230 SAINT GENIS LAVAL

CHAVANON

FONDATION BM 24 / OBENHEIM
SABIN SALINAS
PRESIDENT

LA POSTE

*45^{me} Anniversaire
de la Libération*



Ancienne Mairie d'Obenheim
1945 - 1990



4 / 11 JANVIER 1995
50ème ANNIVERSAIRE
COMBATS D'OBERHEIM
ULTIME DEFENSE DE STRASBOURG
BM 24/1ère DFL
REMEMBER DEEFLEMENT



AVEC LE CONCOURS DE LA
MISSION DES CINQUANTENAIRES
DES DEBARQUEMENTS ET DE LA
LIBERATION DE LA FRANCE

Madame Monsieur
PAUL DANON

11 ALLEES DE LONFCHENE

69230 SAINT GENIS LAVAL



SOUVENIR
FONDATION BM 24 / OBERHEIM
SABIN SALINAS
PRESIDENT

CORRESPONDANCE
PHILATELIQUE



PAUL DANON
16 Allées de LONGCHENE
69230 SAINT GENIS LAVAL

08.90